



Chroniques Camusiennes

Publication de la Société des Études Camusiennes

Numéro spécial « *L'Homme révolté* » – Octobre 2021

P réface par Raymond Gay-Crosier	p. 2
A lexis Lager et Rémi Larue, « <i>L'Homme révolté</i> à travers ses dédicaces »	p. 4
A gnès Spiquel, « Quelques phrases-choc de <i>L'Homme révolté</i> »	p. 8
G uy Basset, « La réception philosophique de <i>L'Homme Révolté</i> en France »	p. 11
H élène Rufat, « Réception de <i>L'Homme révolté</i> en Espagne »	p. 15
B rigitte Sändig, « La réception de <i>L'Homme révolté</i> en Allemagne de l'Est »	p. 17
H ans Peter Lund, « La réception de <i>L'Homme révolté</i> par la critique au Danemark »	p. 20
M aciej Kałuża, « La réception de <i>L'Homme révolté</i> en Pologne »	p. 23
I nes de Cassagne, « La réception de <i>L'Homme révolté</i> en Argentine »	p. 27
H iroshi Mino, « La réception japonaise de <i>L'Homme révolté</i> »	p. 29
A nnexe : Pierre Mesnard, « Albert Camus, <i>L'Homme révolté</i> , Gallimard, 1951 »	p. 32

Chères amies, chers amis,

Il y a soixante-dix ans, en octobre 1951, paraissait *L'Homme révolté* dont l'accueil fut controversé. Non sans humour, Albert Camus confia à ce sujet : « C'est un livre qui a fait beaucoup de bruit mais qui m'a valu plus d'ennemis que d'amis (du moins les premiers ont crié plus fort que les derniers). [...] Parmi mes livres, c'est celui auquel je tiens le plus. »

Nous avons voulu commémorer cet anniversaire en considérant, au-delà de la France dont il est question aussi, la diversité des réceptions à travers de nombreux pays. Raymond Gay-Crosier, membre fondateur de la SEC, nous a fait l'honneur d'écrire une préface aux différentes contributions : celles-ci rappellent le caractère profondément actuel de la réflexion camusienne, *pensée de midi* qui encourage à une révolte digne, solidaire et *mesurée*.

Belle lecture !

Anne PROUTEAU

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Anne Prouteau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize
societe@etudes-camusiennes.fr
ISSN 2110-1175

Préface

Raymond GAY-CROSIER

Les dix travaux que ce numéro consacre à *L'Homme révolté* confirment, au-delà de la réputation dont jouit la fiction camusienne dans la littérature universelle, la portée mondiale de ses essais philosophiques et la longévité de leur influence. Voilà un an et demi que perdure la pandémie Covid-19. Son impact, les réticences avec lesquelles une partie considérable du public et des autorités répugnent à réagir, ont immédiatement réanimé le statut de bestseller mondial de *La Peste*¹ et rouvert les questions philosophiques que pose ce roman et que traite *L'Homme révolté*. Camus a dédié son deuxième essai philosophique à un important cercle d'auteurs, d'attaches amicales, d'artistes, de collaborateurs et d'intellectuels contemporains. Les dédicaces de longueur variée qu'il ajoute à ce don font l'objet de l'étude d'Alexis Lager et Rémi Larue. Ils y dégagent minutieusement les lignes de force, les difficultés de l'écriture, le respect fraternel et la nature des liens d'amitié. Les « phrases-choc » qu'Agnès Spiquel compulse, à la lumière de « l'équilibre tendu entre mesure et démesure », sont tirées de la sous-section de « La Pensée de midi » qui porte, quasiment en abîme, le même titre. Elles illustrent la positivité de la démesure dont l'amour offre l'exemple primaire de « la violence des "ravages" intérieurs ». Les propos conclusifs de l'essai rappellent que la lutte contre la démesure exige « une nouvelle révolte ».

Il n'est guère nécessaire de renvoyer aux échos vivaces qu'a provoqués la parution de *L'Homme révolté* en 1951, en pleine guerre froide. À l'époque, la presse nationale et internationale a surtout suivi les échanges polémiques entre Camus et Sartre qui se soldent par la rupture d'une amitié spéciale. Guy Basset retrace l'histoire de la réception du texte controversé dès sa parution en France. Il montre que les assises remontent à des articles de Camus sur le traitement de la révolte dès avant 1951, bien avant donc que les périodiques savants ne publient leurs comptes rendus critiques de l'essai. Le résultat de cet examen fort complet est un panorama critique national de l'enseignement et des enseignants de la philosophie et de leurs recensions. Hélène Rufat insiste sur le fait que « [l]a réception de l'œuvre camusienne en Espagne, et de *L'Homme révolté* en particulier, est différente de sa réception en espagnol. » Sous le régime franquiste aucune traduction espagnole n'est accessible. L'accès se limitait à des lectures clandestines des versions françaises ou espagnoles parues en Amérique latine. En 1956, paraissent cependant les premiers ouvrages en traduction, non pas en espagnol mais en catalan, dont *L'Homme révolté*. Alors que *Le Mythe de Sisyphe* a généré un intérêt direct, le second essai philosophique n'a causé aucune étude qui lui soit consacrée. Sa version espagnole ne sortira qu'en 1973 dans le cadre de la traduction du t. II de l'ancienne Pléiade. Pareils obstacles en Allemagne de l'Est où l'œuvre de Camus était sujette à une interdiction formelle. L'accès à la traduction allemande de *L'Homme révolté* dépendait du texte paru à l'Ouest obtenu clandestinement comme l'était la version française. Brigitte Sändig recense les nombreux commentaires négatifs fidèles à la politique officielle de la RDA. La paternité du ton et du fond revient à *Die Zerstörung der Vernunft (La Destruction de la raison)* de Georg Lukàcs. Au terme de la longue période où Camus restait pratiquement à l'index, son œuvre devint finalement accessible à partir du

¹ Une troisième traduction anglaise va paraître en automne : *The Plague*, trad. Laura Marris, New York, Knopf, 2021.

milieu des années soixante-dix. Sauf, cependant, les deux essais philosophiques dont l'accès demeurait barré. À la chute du régime, *L'Homme révolté* n'était qu'un texte « souterrain ». En 1991, il fut le thème central d'un important colloque à Berlin consacré à la révolte. Au Danemark, les commentaires critiques sur *L'Homme révolté* ne paraissent qu'à partir du milieu des années 60, après la publication de la version danoise. Privilégiant la perspective éthique et religieuse, elles adoptent, selon Hans Peter Lund, un ton distancé, voire sceptique. Si les jugements négatifs s'appliquent surtout au traitement des questions métaphysiques, le style de Camus n'échappe pas non plus à la critique de son ton « raffiné ». Enfin, sa conception de l'histoire du nazisme et du marxisme est jugée « chaotique » parce qu'il lui manque « une ligne de pensée consistante ». Pour placer la réception de *L'Homme révolté* en Pologne dans son contexte adéquat, Maciej Kałuża limite sa présentation fouillée à l'époque où l'essai fut lu entre 1958, année de sa première parution en polonais, et 1989, date des premières élections libres. L'optique de cette recension est fixée sur l'adoption du texte par les dissidents polonais qui le lisaient « par rapport à leurs propres actions et projets ». La version intégrale étant censurée, ils se procuraient des versions imprimées illégalement. Kałuża truffe ses commentaires critiques d'observations sur le rayonnement de l'influence que Camus a exercée sur plusieurs intellectuels et politiciens polonais qui l'ont reçu avec autant de sympathie que de distance critique. En Argentine, malgré la censure gouvernementale, l'accueil impressionnant de *L'Homme révolté* est surtout dû à l'amitié entre Camus et Victoria Ocampo, dont la revue *SUR* assura à l'auteur une vaste diffusion. Une traduction en espagnol paraît dès 1953. S'adressant à un public international dans un effort pédagogique Inés de Cassagne explicite en détail le malentendu malencontreux que peut créer le titre espagnol choisi, *El Hombre Rebelde* et la confusion avec laquelle la presse applique à Camus et Sartre le même qualificatif d'existentialiste. La réception sérieuse de l'essai philosophique était réservée aux lecteurs, universitaires ou non, capables de le lire en français. Hiroshi Mino place sa recension dans le contexte de la parution, à partir de 1950, de la version japonaise des ouvrages de Camus. La publication de *L'Homme révolté* se limitait d'abord à la seconde partie de l'essai alors que la version intégrale ne parut qu'en 1956. Elle sera reprise, en 1973, comme le sixième tome des *Œuvres complètes* basées sur l'ancienne Pléiade. Au début, la querelle entre Camus et Sartre suscita comme en Europe plus d'intérêt que l'essai philosophique qui en est la source. Entre 1967 et 2018, parurent une douzaine d'études dédiées, d'une manière intermittente et parfois partielle, à l'essai. Un livre entièrement consacré à *L'Homme révolté* parut en 2018. Il s'agit d'une thèse de doctorat qui confirme l'intérêt soutenu et ciblé du public japonais pour l'œuvre d'Albert Camus.

L'étude de Pierre Mesnard² propose que les cinq sections de *L'Homme révolté* sont axées, en fin de compte, sur deux parties dont l'une serait une analyse psychologique, l'autre une explication critique. Cette perspective l'amène à relever, d'une part, les aspects réussis de l'essai fondés sur la culture méditerranéenne de Camus, sa familiarité avec le drame politique espagnol, son refus héroïque du mal et, d'autre part, le côté faible dû à sa connaissance « de seconde main » du nihilisme russe et son incertitude et inquiétude viscérale quant à l'existence de Dieu.

² Placée en annexe à la demande de Guy Basset.

L'Homme révolté à travers ses dédicaces

Objets singuliers, les dédicaces d'exemplaires sont bien souvent des miroirs où, à travers la relation singulière entretenue avec un dédicataire, se concentrent les enjeux d'une œuvre. *L'Homme révolté* n'y échappe pas et les envois manuscrits³ que Camus écrit sur des exemplaires de son livre à divers dédicataires permettent d'éclairer à nouveaux frais l'essai de 1951 : des circonstances de sa difficile rédaction aux visées philosophiques et politiques du livre, de sa dimension collective aux conditions de sa réception en France et à l'étranger.

Que ce soit avec les plus intimes - son « frère de planète » Char et son « vieux » Louis Guilloux - ou encore avec Martin du Gard, c'est d'abord la difficile rédaction de l'essai que Camus évoque dans les dédicaces. S'y reflète le « curieux état de dépression "aérienne"⁴ dans lequel le livre plongeait l'écrivain. À Char, il dédicace ainsi la dactylographie de *L'Homme révolté* avec ces mots, où se lisent à la fois ses doutes et les difficultés traversées lors de l'écriture, la « peine » et le « long travail aveugle » :

Mon cher René, / Voici l'objet de tant de peine. Je m'aperçois que ce manuscrit est très raturé. J'ai donné le meilleur à l'imprimerie. Mais je sais que vous vous y reconnaîtrez. Puisse-t-il être digne de ce qu'ensemble nous pensons. C'est avec une joie profonde, en tout cas, que je vous le confie (malgré mon anxiété bien sûr). J'ai retiré beaucoup de notre conversation d'hier ou plutôt vous m'avez tiré de quelques-uns des doutes où j'étais après ce long travail aveugle. Une pierre blanche de plus sur le beau et étroit chemin de notre amitié. / Très affectueusement à vous.

La dédicace prolonge la correspondance : « L'accouchement est long et difficile, et il me semble que l'enfant est bien laid⁵ », écrivait-il à Char le 25 février 1951. Sur l'exemplaire de Martin du Gard, c'est cette identification de l'essai à un nouveau-né que l'on retrouve : « À Roger Martin de Gard cet enfant dont il a surveillé la formation, avec l'affectueuse pensée de son ami Albert Camus ». Le travail d'écriture y est implicitement comparé à un accouchement et la « formation » du livre à laquelle Camus fait référence évoque en creux les moments passés avec Martin du Gard à l'auberge de Cabris *La Chèvre d'or* en janvier et février 1951. Camus travaillait alors à la première rédaction de *L'Homme révolté*. Avec Guilloux, l'évocation de la douleur du créateur est plus suggestive : « Pour toi, mon vieux Louis, / ce livre dont tu es l'un des rares à savoir ce qu'il représente / pour moi / avec la fraternelle tendresse / de ton vieux / Camus ». La périphrase (« ce qu'il représente ») maintient, derrière le tutoiement, cette « pudeur » si chère aux deux amis et commune à leurs deux œuvres⁶. Elle rend d'autant plus intense la dédicace.

Mais ce que révèlent les dédicaces, c'est aussi l'ampleur du projet de Camus, l'exigeante envergure qu'il souhaitait donner à son essai. Les dédicaces reflètent les multiples champs explorés par *L'Homme révolté*. En fonction du destinataire, Camus cible, par une

³ Nous remercions chaleureusement Catherine Camus d'avoir autorisé la reproduction de plusieurs dédicaces inédites dans cet article.

⁴ Albert Camus, René Char, *Correspondance. 1946-1959*, Gallimard, « Folio », 2017, p. 105.

⁵ *Ibid*, p. 91

⁶ Voir la lettre de Guilloux à Camus de juillet 1947 et évoquant *La Peste* : « Le relisant, je suis de plus en plus frappé d'une chose : la pudeur ». Albert Camus, Louis Guilloux, *Correspondance. 1945-1959*, Gallimard, « Folio », 2020, p. 100.

courte formule synthétique, l'une des visées de son livre. Dans la dédicace au père Bruckberger, c'est l'articulation entre l'idée de révolte et l'idée de divinité, explorée dans la partie sur « la révolte métaphysique », qui est mise en avant - quoique de manière humoristique et ironique : « *Au père Bruck, cet essai de théologie négative* ». Le mot « essai » a ici son sens de « tentative » et souligne discrètement les doutes de Camus. Doutes qui portent aussi bien sur la rédaction du livre que sur la question, complexe, de l'existence de Dieu. La dédicace à Pierre Mac-Orlan, tout en effectuant un clin d'œil amical à l'essai du destinataire – le *Petit manuel du parfait aventurier* dans lequel Pierre Mac-Orlan distinguait les aventuriers actifs et les aventuriers passifs avait été réédité chez Gallimard en 1951 peu avant *L'Homme révolté* – joue également avec les distinctions opérées par Nietzsche entre le nihilisme actif et le nihilisme passif que la section de *L'Homme révolté* intitulée « Nietzsche et le nihilisme » se propose de relire : « *à Pierre Mac-Orlan / cette petite histoire de l'influence / des aventuriers passifs sur les aventuriers actifs / en sincère sympathie / Albert Camus* ». La dédicace au sculpteur Marcel Damboise semble, quant à elle, condenser en une belle formule l'hymne à la création qui sous-tend toute la fin de *L'Homme révolté* : « *à Damboise, ce plaidoyer pour l'art et la vie, / avec la fidèle amitié / d'Albert Camus* ». Dans la section « Au-delà du nihilisme », Camus écrivait en effet que la révolte, dont procède l'art, est « le mouvement même de la vie⁷ ».

Ils sont nombreux les « *fraternellement* » qui jalonnent les dédicaces. Et ce n'est pas une simple formule pour Camus car l'ouvrage est clairement placé sous le signe de la fraternité, ce lien inexplicable qui unit les êtres humains et qui lorsqu'il est bafoué appelle la révolte. Amis de la première heure algéroise, le temps en a fait des frères avec qui le dialogue a été riche jusqu'à ce début des années 1950. André Belamich est de ceux-là : « *à André Belamich / pour nos vingt ans d'amitié / affectueusement / Albert Camus* ». André Bénichou aussi, à qui Camus adresse sa « *reconnaissance de ce que ce livre lui doit et avec la fidèle affection de son ami* » sur un tapuscrit de *L'Homme révolté*. Mais s'il y a un frère à qui s'adresse l'essai, c'est bien René Char. L'ami poète en a suivi la lente maturation jusqu'à en relire les épreuves. Il suffit de revenir aux quelques mots couchés sur un premier exemplaire dactylographié transmis à Char durant l'année 1951 pour comprendre comment *L'Homme révolté* cristallise toute l'intensité de ce qui relie les deux artistes. D'abord cette « *pièce blanche de plus sur le beau et étroit chemin de notre amitié* », sur la première page, qui vient comme un écho à la formule que Char lance lui-même quelques années plus tôt à son ami Francis Currel dans l'un de ses billets du début des années 1940⁸. En ce début des années 1950, l'obscurité est loin de s'être dissipée et l'amitié, avec tout ce qu'elle draine de dialogue et d'échanges fournis, apparaît avant tout pour Camus comme un véritable repère dans son engagement. D'ailleurs, sur la page suivante, la dédicace est encore plus explicite : « *Première version. / À vous, cher René, le premier état de ce livre dont je voulais qu'il soit LE NÔTRE et qui, sans vous, n'aurait jamais pu être un livre d'espoir. Fraternellement. 1951.* » Signe de cette affinité élective avec le poète, Camus donnera son essai à Char à deux autres reprises. D'abord sur l'édition courante⁹ qu'il envoie immédiatement à Char, impatient de relire le

⁷ OC III, p. 322

⁸ Dans son premier billet à Francis Currel daté de 1941, – un texte qui sera repris dans le recueil *Recherche de la base et du sommet* en 1955 – le poète René Char s'ouvre à Francis Currel sur ses premiers sentiments quant à la guerre et à la Résistance qui commence à s'organiser. Il clôt la première partie de son billet par ces quelques mots : « *Est-ce la porte de notre fin obscure, demandais-tu ? Non. Nous sommes dans l'inconcevable, mais avec des repères éblouissants.* » ; René CHAR, *Dans l'atelier du poète*, Paris, Gallimard, 2007, p. 337

⁹ *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951. Édition originale. Tirage à 1550 exemplaires sur Alfama, celui-ci

livre¹⁰ : « à René Char, / ce livre que je lui ai donné / une fois pour toutes / avec ma fraternelle amitié / une fois pour toutes / Albert Camus ». Puis, un peu plus tard, sur le second exemplaire de l'édition hors commerce¹¹ : « à René Char / ce livre vécu pour lui / avec lui et quelques autres, / en mémoire de ce qui nous unit / et en hommage à sa grande œuvre, / fraternellement / Albert Camus / 11 décembre 1951 ». L'essentiel est ici souligné par Camus lui-même : une pensée en partage qui trouve sa source dans une expérience vécue en commun, des dernières années de la Seconde Guerre mondiale aux premières années de la Guerre froide. La fraternité, expression ultime de l'amitié ou de la solidarité, tient lieu de boussole pour ceux qui traversent des époques toujours plus troubles.

À l'image de l'amitié avec Char, cette fraternité qui jalonne l'ouvrage puise sa source dans une expérience concrète de la révolte et de la solidarité : la Résistance. Durant cette période sombre, ce sont des liens indéfectibles ou presque que Camus a noués avec les femmes et les hommes engagés pour la liberté. *L'Homme révolté* est un « livre d'espoir et de combat (encore !) » comme Camus l'adresse à Maurice Nadeau qui faisait partie de l'équipe du journal *Combat* à la sortie de la Seconde Guerre mondiale. À l'épreuve de la guerre, l'équipe de journalistes devient un peu plus que cela. Des amis, des frères et des sœurs. La dédicace à Jacqueline Bernard parle d'elle-même : « À Jacqueline Bernard, / pour qu'elle résiste encore / avec la fraternelle amitié / d'Albert Camus ». Journaliste particulièrement active dans la Résistance lyonnaise, Jacqueline Bernard a connu la déportation avant d'intégrer, à son retour, l'équipe de *Combat* au côté de Camus. L'amitié née au cœur de la tourmente est devenue « fraternelle » et surtout les échanges devaient être fournis entre les deux amis au sujet de la permanence de la résistance en ce début des années 1950. Celle adressée à Jean-Pierre Vivet, lui aussi membre de l'équipe de *Combat*, est encore plus explicite au sujet de ce lien singulier forgé dans l'épreuve du feu : « à Jean Pierre / avec la fidèle et longue affection / de son frère d'armes / Albert Camus ». De la Résistance à la révolution, le chemin n'est pas aisé. Pour ceux qui ont choisi de combattre le dogmatisme, les questions sont nombreuses à l'époque. Nul doute qu'elles jalonnent les discussions autour de l'écrivain et ce n'est pas étonnant de les retrouver, ensuite, au cœur de son essai de 1951. Une dédicace à un autre écrivain-résistant illustre parfaitement ce partage des questions dans l'air du temps, mais aussi de quelques pistes de réponses peut-être : « à Jean Cayrol, / ce livre qui voudrait répondre / à quelques-unes de nos questions, / amicalement, / Albert Camus ». Celle qu'il adresse au mathématicien et syndicaliste Gilbert Walusinski¹² va dans le même sens : une tentative de réponse à des questions en partage. Alors que certaines et certains s'attachent à des idéologies et des dogmes toujours plus puissants après la victoire éphémère du nihilisme pendant la Seconde Guerre mondiale, Camus choisit d'opérer un retour sur une position minoritaire, la défense d'une vision singulière de la révolte, qui prend acte des dérives passées et à venir. Au cœur de cette démarche, on retrouve un compagnonnage qui durera jusqu'à la fin de la vie de l'écrivain, celui qui le lie profondément au milieu hétérogène des libertaires français et espagnols. Une dédicace vient illustrer parfaitement la puissance de ces échanges philosophiques et politiques. Elle est adressée à Georges Fontenis, communiste libertaire et l'un des fondateurs de la Fédération anarchiste : « À Fontenis, cet effort pour donner un contenu actuel à la critique libertaire, fraternellement, Albert Camus ».

un des 50 hors commerce, n° 1801.

¹⁰ Voir Albert Camus, *René Char, Correspondance. 1946-1959, ibid.*, p. 103.

¹¹ *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951. Édition originale, un des 10 exemplaires hors-commerce sur Madagascar (n°II), premier papier, tirage exclusivement réservé à l'auteur.

¹² « à Walusinski / Cette réponse / à quelques-unes de nos / questions / Fraternellement / Albert Camus »

Au-delà de mettre en lumière les attaches amicales et fraternelles que l'auteur a entretenues jusque-là, les dédicaces autographes se font aussi le reflet de la singulière réception de l'essai. Celle adressée à André Breton porte la trace de la polémique qui a éclaté en octobre 1951 entre les deux auteurs au sujet de *Lautréamont* : « À *André Breton*, / à titre documentaire / et malgré tout, / *Albert Camus*. » Si elle invite Breton à relire le chapitre « *Lautréamont et la banalité* » auquel Camus a apporté des corrections, la dédicace, enjambant la discorde, se constitue aussi comme une main tendue, une possibilité maintenue de dialogue avec le pape du surréalisme. Celle adressée à Jean-Paul Sartre et à Simone de Beauvoir sur un volume du service de presse se distingue quant à elle par son amitié affirmée : « *au Castor / à Sartre / leur ami / Camus* ». Ne laissant rien apparaître des désaccords souterrains entre les deux penseurs, elle est antérieure à la célèbre querelle qui les oppose en août 1952 puisque l'achevé d'imprimer de l'exemplaire est daté du 18 octobre 1951. Pour le lecteur, elle montre à quel point la rupture avec Sartre a été brutale et soudaine. Si les dédicaces sont le reflet des polémiques qui ont entouré la parution de l'essai en France, certaines témoignent, *a contrario*, de l'importance de l'essai de Camus à l'étranger et de l'attention que l'écrivain portait à sa réception hors frontières. Il dédicace ainsi son essai à Nicolas Nabokov, cousin de Vladimir, l'auteur de *Lolita*, et à sa femme : « à *Patricia et Nicolas Nabokov*, en amicale pensée, *Albert Camus* ». Compositeur et musicologue d'origine russe ayant obtenu la nationalité américaine, Nicolas Nabokov devient en 1951 le secrétaire général du CCF (Congrès pour la liberté de la culture), organisme anti-communiste constitué d'un réseau d'intellectuels européens (parmi lesquels de nombreux amis de Camus : Arthur Koestler, Ignazio Silone, Georges Altman, Manès Sperber). En adressant son essai à Nicolas Nabokov, Camus affirme son soutien au CCF dont l'essai partage la lutte et les idées. Conscient des enjeux idéologiques qui sous-tendent la lecture de *L'Homme révolté* et de la réception de son livre à l'international, Camus dédicace ainsi un exemplaire de *L'Homme révolté* au poète espagnol Guillermo de Torre, proche du mouvement Dada et de Lorca : « à *Guillermo de Torre / qui a ouvert à ce livre tout un continent / Albert Camus* ». Il le remercie d'avoir traduit son livre en espagnol (c'est Guillermo de Torre qui réalisa également la traduction de *Caligula* et des *Justes*), lui assurant ainsi une pleine réception en Amérique du Sud.

Ce rapide parcours des dédicaces autographes sur les exemplaires de *L'Homme révolté* aura montré, nous l'espérons, l'incroyable richesse de ces petits textes manuscrits qui participent aussi bien de ce que Char appelait l'« arrière-histoire » d'un livre que de sa réception et des réseaux qu'elle engage.

Alexis LAGER et Rémi LARUE

Quelques phrases-choc de *L'Homme révolté*

Dans la dernière partie de *L'Homme révolté*, « La Pensée de midi », à l'intérieur de la deuxième section « Mesure et démesure », une brève sous-section s'intitule elle aussi « La Pensée de midi ». Pareille mise en abyme signe un propos particulièrement important. Il ne s'agit rien moins que de l'équilibre tendu entre mesure et démesure, ou plus exactement la manière dont la mesure « s'équilibre » à la démesure, résumée en « l'impossible » et « l'abîme ».

Et là, surgit une série de phrases que je voudrais scruter ici car leur véhémence m'a toujours frappée :

Quoi que nous fassions, la démesure gardera toujours sa place dans le cœur de l'homme, à l'endroit de la solitude. Nous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde ; elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres. (*OC III*, p. 320)

Bien sûr, le « nous » est présent dans ce qui précède et ce qui suit. Mais il est ici mis en avant, comme porté de très loin par le « je » qui l'habite, et qui affleure dans ce « nous », soutenu par le « nous-mêmes » et par les « nos ». Les quatre phrases, relativement brèves, élargissent à « tous » l'expérience de la démesure, expérience intime (voir la construction « nous portons tous en nous », martelée par l'assonance) et constante (voir la concessive initiale et l'adverbe « toujours »).

L'affirmation – très forte – tend à fonder l'éthique collective sur une éthique individuelle et inter-individuelle.

Ce passage est intéressant en ce qu'il implique une conception de l'être humain ; il résonne avec d'autres phrases de Camus.

Il dit clairement que la solitude est *le* lieu de la démesure. Or la solitude est inhérente à l'existence ; donc la démesure a « sa place dans le cœur de l'homme » ; il ne s'agit nullement de l'en éradiquer. Mais la solitude est ambivalente chez Camus, aussi destructrice que créatrice ; la démesure l'est tout autant.

Bien sûr, elle est créatrice d'énergie positive ; et l'on pourrait s'interroger sur la démesure qui s'attache à l'acte même d'écrire ; Camus ne qualifie-t-il pas de « monstrueux¹³ » le projet même du *Premier Homme* ? Mais le meilleur exemple de cette positivité reste l'amour. Camus ne renie pas l'affirmation enivrée de « Noces à Tipasa » qui affirme comme « gloire » essentielle de l'homme « le droit d'aimer sans mesure ». Il est cependant devenu beaucoup plus circonspect ; on lit ainsi dans les *Carnets*, en juillet 1953 :

La démesure dans l'amour, seule souhaitable en effet, est le propre des saints. Les sociétés, elles, n'ont jamais sécrété de démesure que dans la haine. C'est pourquoi il faut leur prêcher une mesure intransigeante. (*OC IV*, p. 1161)

Nous ne sommes pas des saints. Notre démesure intérieure instaure en nous une violence extrême que, dans la phrase qui nous intéresse ici, Camus illustre en images puissantes : « bagnes », « crimes », « ravages », où le martèlement des « a » encadre et souligne le « i » aigu. Ces forces de destruction, nous pouvons les retourner contre nous-mêmes ; et les *Carnets* témoignent, tout particulièrement dans les années 1950, de la violence des « ravages » intérieurs qui ont pu faire naître en Camus des idées suicidaires.

¹³ Voir ma « Notice » au *Premier Homme* (*OC IV*, p. 1517, n. 5).

Mais, le plus souvent, les hommes retournent leur démesure intérieure en violence contre les autres, jusqu'à enterrer, voire souhaiter, la mort de l'autre. C'est ce que, dans son impitoyable lucidité, Tarrou avait découvert : nous sommes complices de morts multiples – même si nous pensons que c'est à notre corps défendant, ou comme corollaire de causes justes (nos fameux « dommages collatéraux » !), ou comme effets inévitables de l'histoire telle qu'elle mène le monde... En cela, nous sommes tous des pestiférés, comme Tarrou l'expose longuement à son ami Rieux dans la seconde partie de *La Peste* (en particulier OC II, p. 209). Cette peste-là me semble figurer par avance, les « bagnes », « crimes » et « ravages » de notre phrase.

Mais Camus, on s'en doute, pose d'emblée la question éthique : « notre tâche est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres ». Mentionnons brièvement quelques-unes des modalités qu'il propose pour ce travail personnel et collectif contre les effets destructeurs de la démesure.

Un détour s'impose d'abord par les Grecs, dont il sait combien ils considèrent l'*hybris* comme la faute par excellence, punie par Némésis. Mais il sait aussi combien ils étaient conscients de la démesure inhérente au cœur humain ; et, quand, en décembre 1959, il commence un texte précédé de la mention « *Pour Némésis* », par la phrase : « Cheval noir, cheval blanc, une seule main d'homme maîtrise les deux fureurs. » (OC, IV, p. 1304), c'est au *Phèdre* de Platon qu'il pense¹⁴ : l'homme est un cocher qui mène deux chevaux dont l'un ignore toute mesure. Si la Grèce a pu mettre la mesure à la racine de toutes ses créations, c'est parce qu'elle connaît la puissance de sa propre démesure ; Camus s'en est convaincu en lisant Nietzsche.

Mais l'Europe a oublié toute mesure, son histoire le montre bien ; et *L'Homme révolté* s'élève contre les démesures mortifères des révolutions, encore aggravées au XX^e siècle. Pour autant l'abstention prônée par Tarrou (pour ne pas cautionner – même indirectement, même au nom d'une cause « juste » – la mort de quelqu'un, OC II, p. 208-209), cette abstention radicale n'est pas possible : dénoncer l'histoire devenue rouleau compresseur qui écrase les anonymes ne signifie pas en sortir¹⁵. Si l'artiste a pour tâche de témoigner – pour la défendre – de la part inaliénable qui, en l'homme, échappe à l'histoire, il ne peut le faire que dans la proximité avec l'homme dans l'histoire, constamment solidaire de ceux avec qui il rame dans la galère bien mal engagée de cette histoire ; c'est ce que répètent à l'envi les *Discours de Suède*.

Dès lors, comment « combattre » la démesure ? Toute la section « La Pensée de midi » de *L'Homme révolté* est sous-tendue par l'image de l'équilibre – non le juste milieu mais le jeu de forces, risqué et fragile, que résume la forme pronominale « s'équilibrer à ». La main qui « maîtrise les deux fureurs » n'en annule aucune : il s'agit de (faire) travailler ensemble les forces positives et les forces négatives de la démesure, « en nous-mêmes et dans les autres ».

Le chemin, affirme Camus, passe par le retour à une « nouvelle révolte » « au nom de la mesure et de la vie » (OC III, p. 322), qui seule peut équilibrer la démesure mortifère. Il faut relire les splendides dernières pages de *L'Homme révolté* (p. 320-324) où il trace un chemin de dépassement positif du nihilisme pour une Europe qui intégrerait son « midi » et son « minuit », le Nord et la Méditerranée, l'Allemagne et la Grèce.

¹⁴ Merci à Françoise Kleltz-Drapeau d'avoir attiré mon attention sur ce point. D'une manière plus générale, les présentes lignes doivent beaucoup à ses travaux (et à nos échanges nourris) sur la mesure et la démesure ; voir en particulier, « Pensée de midi et juste mesure aristotélicienne une "dette" grecque », février 2020 [<https://eduscol.education.fr/odysseum/pensee-de-midi-et-juste-mesure-aristotelicienne>] et son ouvrage à paraître, *Aristote et Camus, penseurs pour temps de crise : l'audace de leur prudence*.

¹⁵ Voir les travaux de Rémi Larue sur le rapport de Camus à la violence.

Sur un plan individuel ou inter-individuel, l'amour est sans cesse à repenser. Rappelons la phrase des *Carnets* citée plus haut : « La démesure dans l'amour, seule souhaitable en effet, est le propre des saints. » Mais nous ne sommes pas des saints – même si *La Peste* nous invite à penser une sainteté « sans Dieu » (*OC II*, p. 211). Dans la seconde moitié des années 1950, cette réflexion de Camus sur l'amour et la démesure (relecture du « droit d'aimer sans mesure » dans *Noces*) court à travers les *Carnets* et les brouillons du *Premier Homme*¹⁶.

N'écrivait-il pas, d'ailleurs, dans la suite de cette même note des *Carnets* en 1953 :

La démesure, la folie, l'abîme, ce sont là secrets, et risques, pour quelques-uns, et qu'il faut taire ou tout au plus suggérer, à peine.

Voilà pourquoi la poésie est l'éternel aliment. Il faut lui confier la garde des secrets. (*OC IV*, p. 1161)

À l'écriture, Camus confie le secret de sa démesure : ce qu'il laisse éclater dans ses lettres à Maria Casarès, il le dit sur le mode de la suggestion (plus en adéquation avec sa pudeur) dans *Le Premier Homme* ; et n'y aurait-il pas quelque chose de la démesure propre de Camus dans la perception qu'il voulait donner de Jacques Cormery comme monstre (voir les notes infrapaginales, *OC IV*, p. 751 et p. 862) ?

On a dit¹⁷ combien Camus avait longtemps bataillé avec son propre lyrisme et les tentations de laisser-aller stylistique que celui-ci pouvait entraîner. À un niveau très profond, l'écriture a été pour lui le lieu d'une lutte décisive avec sa propre démesure, dont *Le Premier Homme* me semble marquer une étape cruciale. À sa manière, le roman inachevé visait aussi la démesure collective des hommes du XX^e siècle, telle qu'elle se manifestait dans le drame algérien.

Camus continuait sa tâche d'artiste, sa tâche d'homme...

Agnès SPIQUEL

¹⁶ Voir, dans les « Appendices » au *Premier Homme*, les « Éléments pour *Le Premier Homme* » : le dossier 9 « Jessica-Vera » (*OC IV*, p. 972-984) et le dossier 9 bis « Le Bûcher » (*OC IV*, p. 984-996).

¹⁷ Voir *Camus et le lyrisme*, Jacqueline Lévi-Valensi et Agnès Spiquel (dir.), SEDES, 1998.

La réception philosophique de *L'Homme révolté* en France

Maurice Nédoncelle, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg écrivait début 1954, à peine deux ans après la parution du livre : « Tout le monde a lu *L'Homme révolté* de Camus », preuve que le livre avait attiré l'attention du monde philosophique français.

La réception de *L'Homme révolté* s'est effectuée, dès sa parution en octobre 1951, par des milieux et des personnalités très variées (littéraires, politiques, philosophiques...), à travers des articles de revues, voire de quotidiens. Elle a croisé des littéraires et des philosophes. La polémique bien connue avec Sartre et les *Temps Modernes* et ses prolongements ont cependant occulté la réception de l'ouvrage, plus particulièrement dans le milieu professionnel des professeurs de philosophie en France. Il paraît intéressant de revenir sur cette réception d'autant plus que la majeure partie de ces recensions sont aujourd'hui tombées dans l'oubli.

Une première constatation s'impose : *L'Homme révolté* n'est pas analysé simplement pour lui-même mais bien souvent pris dans la démarche générale de l'œuvre de Camus.

Sa réception commence chronologiquement en effet bien avant la polémique des *Temps Modernes*. C'est Aimé Patri, agrégé de philosophie, compagnon de Simone Weil en Espagne avant-guerre, qui avait publié dans *L'Arche* (à Alger) un texte sur Camus et qui suivait régulièrement les publications de Camus, qui semble le premier en avoir parlé, donnant d'ailleurs des précisions. En parallèle à sa polémique entretenue avec Breton, il rend compte lui-même, en **novembre 1951**, un peu longuement, de l'ouvrage de Camus dans la revue bibliographique *Paru* qu'il animait. Patri y note « l'attente des spécialistes » après la publication de 1945 dans le volume *L'Existence* publié par Grenier et signale que le livre devait s'appeler initialement *La Révolte*.

Il faut aussi relever la chronique que Jean Lacroix, professeur agrégé de philosophie en khâgne à Lyon, qui tient la rubrique des livres philosophiques donne dans *Le Monde*, le **13 janvier 1952**. Sa recension fait d'ailleurs suite à un article plus général d'Émile Henriot, chroniqueur littéraire du *Monde* après l'avoir été du *Temps*, avant-guerre. Elle prend place après un article consacré en décembre à Jean Piaget et la nécrologie d'Émile Bréhier, grand historien de la philosophie en février 1952. Rappelons aussi que l'actualité philosophique française est marquée au premier trimestre 1952 par la nomination de Merleau-Ponty au Collège de France (22 mars 1952) : très jeune, il a ainsi succédé à Louis Lavelle, décédé un mois avant la parution de *L'Homme révolté*. Jean Lacroix marque d'emblée l'importance du volume en affirmant : « Nous ajouterons, en pesant les termes, qu'aucune œuvre de cette valeur n'a paru en France depuis la guerre. La pensée dure et jeune, mais si humaine de Camus s'est approfondie et mûrie en gardant à la fois sa dureté et son humanité. Camus, c'est la révolte contre la haine et le mensonge qui lui apparaissent comme biologiquement liés. » Même si Jean Lacroix se livre dans son analyse détaillée du livre à quelques critiques, il faut citer la conclusion de son article : « Toute la grandeur de Camus est de retrouver le consentement à l'intérieur de la révolte, comme d'autres devraient bien retrouver la révolte à l'intérieur de leur philosophie du consentement. Ces analyses philosophiques n'iraient pas sans incidences politiques et sociales. Nous attendons de Camus cette œuvre décisive, qui s'intitulerait : Révolte et Consentement. » L'essai de Camus prend donc place (et une place privilégiée) dans l'actualité philosophique : comme l'indique Jean Lacroix, il fait naître l'espoir d'une publication future, dans le prolongement de *L'Homme révolté*. Cette importante

chronique n'a pas survécu à l'actualité, Jean Lacroix et ses successeurs ne l'intégrant pas dans les deux volumes réunissant certaines de ses chroniques. Mais le texte complet est accessible dans les archives du journal *Le Monde*.

Bien que la référence exacte n'en ait pas encore été retrouvée, il est probable qu'il faille dater de cette période la recension d'Henry Duméry, habituel chroniqueur philosophique dans des journaux catholiques, notamment dans le quotidien *La Croix*. C'est « en hommage confraternel », que Camus adressa son volume au journaliste culturel. Dès 1956, Henry Duméry reproduira son texte dans son livre *Regards sur la philosophie contemporaine*. Il trouvera naturellement sa place dans le chapitre « Existentialisme et phénoménologie ». Plaçant Camus au milieu des grands noms de la philosophie, Henry Duméry donne d'emblée le ton : « L'œuvre d'Albert Camus [...] intéresse le philosophe ». De *L'Homme révolté*, Duméry dit qu'il est « d'une pureté et d'une densité extraordinaires, un examen de conscience implacable, une analyse lucide de l'homme contemporain. »

J'aurais tendance à situer dans cette même période, en tout cas, avant juin 1952 la chronique que Pierre Hadot, à l'époque prêtre catholique, tout comme Henry Duméry, avait consacrée dans le Bulletin de la paroisse catholique de Saint-Séverin à Paris.

Henry Duméry sera ultérieurement professeur à la Faculté des Lettres de Nanterre et Pierre Hadot, spécialiste de philosophie grecque, terminera sa carrière comme professeur au Collège de France.

En **février 1952**, Jean Grenier accepte de répondre aux questions d'une enquête lancée par la revue *Le Soleil Noir / Position* à propos de *L'Homme révolté*. Parmi les nombreuses réponses, c'est la seule émanant d'un professeur de philosophie.

Une place toute particulière est à faire à la recension du professeur Pierre Mesnard¹⁸. C'est le seul compte rendu, connu aujourd'hui, paru en Algérie. C'est une « chronique très fouillée » au dire même du rédacteur en chef (Maurice Monnoyer) de la revue *L'Effort algérien*, revue catholique du diocèse, dans laquelle elle paraît le **21 mars 1952**. Pierre Mesnard avait succédé en 1937 à René Poirier à la chaire de philosophie de la Faculté des Lettres d'Alger où Camus avait fait ses études. Camus ne pouvait que connaître le nom de Pierre Mesnard. Écarté quelques mois à la Libération, ce dernier retrouva son poste peu de temps après. C'est la chronique d'un aîné de Camus – il est né en 1900 et est titulaire d'une chaire en faculté depuis déjà une quinzaine d'années. L'essor des études de philosophie à Alger avait amené à la création en 1949 d'une nouvelle chaire de morale et sociologie qui avait été attribuée à Jules Chaix-Ruy.

C'est encore un ancien professeur de philosophie, Pierre Hervé, qui, au nom des communistes, porte la contradiction à Albert Camus en **avril 1952** dans un article de la revue officielle *La Nouvelle Critique*. Il se pose aussi la question : « Pourquoi *L'Homme révolté* a-t-il été accueilli avec tant d'égards par d'innombrables critiques littéraires qui ne se piquent habituellement pas de philosophie ? » L'accusation portée par Camus sur l'URSS et les démocraties populaires en est pour Pierre Hervé la principale raison. On aurait mieux aimé entendre dans cette confrontation avec Camus des philosophes proches ou adhérents à l'époque au PCF comme Roger Garaudy ou Henri Lefebvre...

La recension de Paul Ricoeur, qui paraît deux mois après, est aujourd'hui la plus connue et la plus accessible. Elle parut initialement en **mai 1952** dans le supplément littéraire du *Nouvel Alsacien*, et fut reprise dans la revue protestante *Le Christianisme social*, assurant tout

¹⁸ Son texte est donné en « annexe ».

à la fois à l'ouvrage une audience locale (principalement strasbourgeoise, Ricœur enseignait à l'époque à la Faculté des Lettres de Strasbourg) et nationale, principalement dans le milieu protestant. Ce texte est resté méconnu jusqu'à ce que Paul Ricœur décide, en 1992, de le faire figurer dans son volume de *Lectures*, aux côtés de notes sur Sartre, Merlau-Ponty et Hyppolite.

Alors que l'article couperet de Sartre vient de tomber au mois d'août (après les critiques de Jeanson dans le numéro de mai), entraînant de nombreux échos, deux revues savantes consacrent à l'automne des textes importants à Camus et *L'Homme révolté*. La parution de recensions dans de telles revues, à périodicité trimestrielle, demande toujours un certain délai et les articles sont souvent rédigés à l'avance.

Pierre Burgelin intitule « Métaphysique de la révolte » son article paru dans le **dernier numéro de l'année 1952** de la *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*. Il prend bien la précaution de préciser que son article a été rédigé avant la controverse des *Temps Modernes*. Dans cette revue renommée publiée par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, où Pierre Burgelin enseigne, ce dernier dresse un état de la pensée de Camus, *L'Homme révolté*, souvent cité, constituant en quelque sorte l'aboutissement de sa pensée. « L'intérêt de Camus me semble être de mettre en relief un certain nombre de tendances contemporaines. D'abord par l'accent qu'il met sur l'opposition de la conscience et de l'histoire. La révolte est révolte contre l'histoire ». « Il est un des témoins les plus attachants d'un monde qui ne renonce pas à s'attacher à un absolu dans le grand tourbillonnement d'un siècle sans mesures. »

Enfin, c'est le directeur fondateur de la prestigieuse *Revue d'Esthétique*, Charles Lalo, professeur à la Sorbonne qui, dans le **dernier numéro de l'année 1952**, rend compte longuement de *L'Homme révolté* insistant plus précisément sur le rapport de Camus à l'esthétique et à l'art.

À faire le décompte des professeurs de philosophie en poste à l'époque, qui ont eu à cœur de rendre compte à des lecteurs de l'importance de *L'Homme révolté*, on ne peut qu'être frappé par les profils de leurs auteurs et leurs carrières futures. Parmi les noms cités on trouve en effet :

- un professeur à la Sorbonne, en poste (Charles Lalo),
- quatre professeurs d'université à Alger, à Lille et à Strasbourg (Pierre Mesnard, Jean Grenier, Paul Ricœur et Pierre Burgelin, tous trois nommés plus tard à la Sorbonne),
- deux professeurs de grandes khâgnes : Henri IV à Paris (Étienne Borne) et Du Parc à Lyon (Jean Lacroix),
- deux professeurs à la Faculté de Philosophie de l'Institut Catholique de Paris (Dominique Dubarle et Pierre Colin),
- un professeur de lycée (Aimé Patri) très présent dans la vie intellectuelle française,
- deux prêtres qui seront réduits à l'état laïc et feront ensuite d'importantes carrières universitaires dans l'université républicaine (Pierre Hadot et Henry Duméry).

Certes toutes ces critiques marquent à la fois l'intérêt du livre, ses limites aussi et introduisent le dialogue avec l'auteur plus qu'elles ne donnent une approbation totale à Camus. Mais, en définitive, peu d'ouvrages, et peu d'ouvrages philosophiques, peuvent sans doute se prévaloir, en moins d'un an, d'une telle réception, y compris en milieu philosophique. Les recensions mentionnées ne sont par ailleurs qu'une faible partie de toutes celles consacrées à l'ouvrage. La présence de Camus et de son œuvre n'a jamais été aussi importante que pendant cette année 1951-1952, en milieu philosophique. Il faudra attendre symboliquement le colloque de Nice organisé par Jean-François Mattei et Anne-Marie Amiot en 1995 et sa publication pour qu'une véritable réhabilitation philosophique de Camus se

mette en marche et donne lieu depuis à de nombreuses et fécondes approches philosophiques de l'œuvre de Camus.

Les principales recensions philosophiques de *L'Homme révolté*

1951

novembre Aimé Patri, *Paru-Monde nouveau*, n° 53-54.

novembre dialogue entre Breton et Patri, *Art*, 23 novembre 1951

décembre 26 Jean Lacroix, *Le Monde*

Pierre Hadot ?

Henry Duméry ?¹⁹

1952

février 1952 Jean Grenier, *Le Soleil noir/Positions*

21 mars Pierre Mesnard, *L'Effort algérien*

mai Paul Ricœur, *Christianisme social*

juin Pierre Colin, *La vie intellectuelle*

mai-août 1952 polémique avec les *Temps Modernes*

octobre-décembre 1952, Charles Lalo, *Revue d'esthétique*, n° 4,

octobre-décembre 1952, Pierre Burgelin, *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 32e année n°4, 1952

10 novembre 1952 : Étienne Borne et P. Dominique Dubarle, débat publié dans *Recherches et débats*, n° 3, janvier 1953.

Guy BASSET

¹⁹ Il ne nous a pas été possible de retrouver les références exactes pour ces articles. L'analyse d'Hadot a paru dans le bulletin paroissial de Saint Séverin.

Réception de *L'Homme révolté* en Espagne

La réception de l'œuvre camusienne en Espagne, et de *L'Homme révolté* en particulier, est différente de sa réception en espagnol²⁰.

En effet, Camus fut très tôt inclus dans les listes des *persona non grata* sur le territoire espagnol, sous le franquisme ; et son œuvre fut censurée et interdite. Cependant les Espagnols (surtout les républicains et les libertaires) s'intéressaient aux textes camusiens, et soit ils parvenaient à les lire en français, et clandestinement, soit ils lisaient les traductions espagnoles sudaméricaines... toujours clandestinement !

La réception changea légèrement à partir de 1957, grâce à l'attribution du prix Nobel. Les journaux commencèrent à évoquer Camus et son œuvre, avec précaution, et progressivement, les traductions furent éditées sur le territoire espagnol. Ainsi, l'écrivain valencien, Joan Fuster (1922-1992) publia d'abord, en 1962, sa traduction de *La Peste*, en catalan, (*La pesta*, aux éditions Vergara), puis, en 1966, en collaboration avec Josep Palacios (né en 1938), qui devint aussi, par la suite, un écrivain valencien, il traduisit *L'Homme révolté*, toujours en catalan, sous le titre de *L'home revoltat* (traduction de nouveau publiée aux éditions Vergara). Récemment, la maison d'édition Raig verd a annoncé, pour septembre 2021, et justement pour commémorer le 70^e anniversaire de la publication de *L'Homme révolté*, une réédition du texte de Fuster et Palacios, revu par Anna Casassas (traductrice de Proust, Balzac, Saint-Exupéry, entre autres auteurs français).

Quant aux traductions espagnoles en Espagne, ce n'est qu'en 1973 que la maison d'édition Aguilar publie, à Madrid, le tome II des *Œuvres complètes* d'Albert Camus (suivant la division de la collection La Pléiade) qui inclut *El hombre rebelde*, traduit par Federico Sáinz de Robles et Julio Lago Alonso. Postérieurement, Alianza Editorial, en 1982, récupère la traduction de *L'Homme révolté* de Luis Echávarri, publiée auparavant en Argentine. Puis, en 2001, elle commande une nouvelle traduction à Josep Escué ; cette même traduction est encore rééditée en 2021, pour le 70^e anniversaire de l'essai philosophique, mais par les éditions Delbolsillo. De son côté, la maison d'édition Círculo de lectores (de Barcelone) a publié, en l'an 2000, une autre traduction de l'essai camusien par Javier Albiñana, avec un prologue d'Hector Subirats.

La réception critique de *L'Homme révolté*, en Espagne, est diffuse : aucune publication espagnole n'est consacrée exclusivement à ce texte ; *Le Mythe de Sisyphe* a éveillé plus d'intérêt. Par ailleurs, de même que pour les œuvres camusiennes, les études critiques publiées en Amérique latine, ou bien celles en français entraient clandestinement en Espagne, pendant les années 50 et 60 : les réseaux des libertaires espagnols s'en chargeaient très volontiers²¹. Une exception à remarquer est la première thèse de doctorat soutenue en Espagne sur Camus, en 1963, qui étudie en grande partie *L'Homme révolté* :

- FULLAT, Octavi. *La moral atea de Albert Camus*. Barcelona : Pubul, 1963

Postérieurement, il faudra attendre la publication des cinq volumes des *Œuvres complètes* par Alianza, pour lire de plus en plus souvent, à partir des années 1990, des études philosophiques se rapportant à l'essai camusien. La philosophie universitaire espagnole reconnaît encore peu les œuvres camusiennes comme des œuvres philosophiques, et lui préfère encore l'existentialisme sartrien. Néanmoins, citons encore deux références du XXI^e siècle, où il est très largement question de *L'Homme révolté* :

²⁰ Voir mon article « Réception espagnole » du *Dictionnaire Albert Camus*, sous la direction de Jeanyves Guérin, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 2009, p.750-753.

²¹ Voir « En cachette avec *L'Homme révolté* : Les anarchistes espagnols ». *Albert Camus et les écritures du XX^e siècle*. p. 153 – 171, Artois Presses Université, 2003, où je fais référence à ces réseaux.

- RAMIREZ MEDINA, Ángel. *La filosofía trágica de Albert Camus : el tránsito del absurdo a la rebelión*. Málaga: Analecta Malacitana, 2001. Anejos de Analecta Malacitana, 35.
- *Scientia Helmantica, Revista internacional de filosofía. Monográfico Albert Camus*, nº3 (2014). [<http://revistascientiahelmantica.usal.es/wpcontent/uploads/2012/11/Scientia-Helmantica.-2014.-Número-3.-Albert-Camus1.pdf>]

Hélène RUFAT – UPF / AEC *en España*

La Réception de *L'Homme révolté* en Allemagne de l'Est

J'ouvre mon propos par un paradoxe : comment peut-on parler de la « réception » d'une œuvre qui n'a pas même été publiée dans le pays en question ? Je relève pourtant le défi, même s'il débouche sur d'autres paradoxes comme celui-là : il était pratique courante en RDA de faire « critiquer » - cela veut dire : diffamer - des œuvres tenues pour « dangereuses » (et cela concerne tous les genres, la littérature, les films, la peinture etc.), alors que le public ne pouvait guère en prendre connaissance puisqu'il n'y avait pas d'accès libre. Or, dans le cas de *L'Homme révolté*, il y a bien eu quelques critiques officiels qui, ayant eu le privilège de connaître la traduction allemande (Rowohlt 1953), ont émis un certain nombre de jugements : il va sans dire que tous étaient désapprobateurs, diffamatoires et qualifiaient l'essai d'ouvrage bâclé, et son auteur d'esprit confus. Loin de décourager ou convaincre les esprits critiques ce discours officiel ne fit qu'attiser leur intérêt pour cette œuvre « nocive » ; tôt ou tard, ils trouvèrent le moyen de se procurer soit la traduction allemande de l'Ouest (chance d'une langue partagée par deux États divisés !), soit, pour les francophones, de lire le texte en langue originale. Or, même si le texte de *L'Homme révolté* n'existait pas officiellement en RDA, il était bien présent. Malheureusement, ce mode de réception est difficile à démontrer – purement et simplement à cause d'un manque de documents. Je ne peux donc me rapporter qu'à mes impressions personnelles à l'époque, ainsi qu'au colloque organisé à Berlin en 1991, à l'occasion du 40^e anniversaire de la parution de *L'Homme révolté*.

En me souvenant de mon travail de collaboratrice occasionnelle pour les différentes maisons d'édition à Berlin et à Leipzig, à partir des années soixante-dix à peu près, je tiens à rendre hommage aux employés de ces maisons qui ont fait preuve de ténacité pour rendre accessibles les grandes œuvres littéraires des pays dits « capitalistes ». C'était une affaire souvent épineuse, pleine d'obstacles, d'autant plus grands que les verdicts officiels étaient impitoyables. Le cas de Camus a été, on le verra, particulièrement grave : et ce fut justement *L'Homme révolté* qui valut à Camus, à partir de la parution de l'essai, l'étiquette calamiteuse d'« anticommuniste » qui rendit dans les années cinquante toute l'œuvre camusienne impubliable. Ce jugement rédhibitoire est lié au fait que Camus mentionne l'existence de camps de concentration en Union Soviétique, tabou absolu dans les années cinquante. Les universitaires et les intellectuels acquis ou favorables aux jugements officiels répétaient et propageaient à satiété la damnation de l'essai, parfois dans l'ignorance de l'œuvre. Citons quelques exemples de la condamnation : c'est avant tout le philosophe marxiste hongrois Georg Lukács qui donna le ton dans son livre, *Die Zerstörung der Vernunft (La Destruction de la raison)* de 1954²², ouvrage qui régnait sur la scène culturelle de l'époque.

Lukács y décrit Camus comme un auteur qui trouverait « une autosatisfaction vaniteuse et coquette dans le désespoir²³ » ; puis, il parle (dans un pluriel méprisant) « des Kafka ou Camus » en tant que « représentants littéraires du désespoir nihiliste » et comme « phénomènes parallèles à économie directement apologétique²⁴ ». Lukács ne prend aucunement en considération l'œuvre littéraire de Camus (il est fort probable qu'il ne la connaît même pas), car il ne mentionne que *L'Homme révolté* et le débat entre Sartre et Camus. Lukács qualifie la position de Camus de « non-sens démagogique²⁵ » ; Camus déserterait l'histoire réelle, pour se réfugier d'une manière « individualiste et anarchiste » dans « une histoire supérieure²⁶ ». Après avoir blâmé Camus de la sorte, Lukács n'hésite pas à

²² Berlin, Aufbau-Verlag 1954

²³ Ibid., p. 230

²⁴ Ibid., p. 619

²⁵ Ibid., p. 621

²⁶ Ibid., p. 662

faire l'éloge de l'adversaire : « Ce qui est plus important, en tant que signe d'une crise salutaire au sein de l'existentialisme, ce sont les protestations passionnées de Sartre et de son groupe contre la position de Camus²⁷ ». Toujours dans les dures années cinquante, mais après le Prix Nobel de Camus, deux articles assez différents parurent en RDA : le premier, d'un certain Alfred Antkowiak, porte le titre correspondant au jugement de Lukács (avec point d'interrogation, il est vrai) : « Anticommunisme rémunéré ?²⁸ » Tout d'abord, Antkowiak y exprime son étonnement de la décision du jury suédois qu'il explique par l'ignorance dont celui-ci fait preuve envers la grande littérature socialiste. Quant au lauréat, l'auteur le qualifie à plusieurs reprises d'« esprit confus et inachevé²⁹ » ; il parle de « l'anticommunisme du nihiliste français » qui se croirait « mieux instruit que Marx et Engels eux-mêmes³⁰ ». En ce qui concerne le talent littéraire de Camus, Antkowiak se prête au jugement suivant : « une réalisation artistique qui révèle pourtant quelque talent, mais qu'on ne peut pas considérer comme une promesse d'avenir³¹ ». La rédaction ajoute à cet article un bref résumé des déclarations de différents journaux et revues français qui condamneraient unanimement, selon l'avis de la rédaction, la décision du jury suédois. - À la différence de l'article d'Antkowiak, le second article, sans titre et signé des seules initiales S. C.³², fournit initialement quelques informations sur la biographie et sur l'œuvre de Camus. En outre, il s'efforce de formuler honnêtement la pensée camusienne : « Le monde est pour lui une absurdité à laquelle seulement l'homme actif peut donner quelque sens. [...] Pourtant, Camus ne doute pas de l'impact de l'absurdité et de la tension précaire entre l'absurdité et l'action³³ ». Néanmoins, au début et à la fin de l'article, l'auteur pense être obligé de se soumettre au jugement prédominant ; il parle, à propos du Prix Nobel, d'une décision « contestable » du jury et dresse, en tant que compagnon de Camus, la liste des « bêtes noires » notoires de la littérature française : « Camus se trouve dans l'antichambre de l'apologie de la décadence humaine complète, représentée par Beckett, Adamov, Ionesco et Genet³⁴ ». - Le petit *Dictionnaire de la littérature mondiale (Lexikon der Weltliteratur)* paru en 1963³⁵ accorde à la pensée de Camus une certaine évolution. À propos de *L'Étranger*, on parle d'un « leitmotiv nihiliste » qui « s'humanisa sous l'influence de la Résistance » ; ce progrès permettrait à Camus de profiter « temporairement de la chance d'une action humaine pleine de sens³⁶ » ; mais, infailliblement, on finit par mentionner le péché mortel : « En écrivant *L'Homme révolté* [...], Camus élaborait, pourtant, un anticommunisme et un antimarxisme convaincus³⁷ ».

Un écrivain tellement marqué fut considéré comme impubliable. Au début des années soixante, un collaborateur de la maison chargé de la publication de la littérature étrangère *Volk und Welten* témoigne : « Aucune maison d'édition en RDA n'osa s'approcher de Camus [...] Il ne servit à rien de souligner l'importance de son œuvre pour la littérature française et internationale – ici [en R.D.A.], de toute façon, les critères étaient différents³⁸ ». Et, selon un autre témoin, un fonctionnaire haut placé avait prononcé la sentence : « Tant que je serai chef

²⁷ *Ibid.*

²⁸ „Belohnter Antikommunismus? Bemerkungen zur Verleihung des Nobelpreises für Literatur 1957 an Albert Camus“, Sonntag Nr. 50, 1957, p. 7

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² Aufbau, Nr. 12, 1957, p. 655

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Gerhard Steiner ed., Weimar, Volksverlag 1963

³⁶ *Ibid.*, p. 118

³⁷ *Ibid.*, p. 11

³⁸ Klaus Möckel dans: Simone Barck, Siegfried Lokatis (éd.), Fenster zur Welt. Eine Geschichte des DDR-Verlages Volk und Welt, Berlin 2003, p. 127

de l'administration centrale des maisons d'édition, pas de Camus en RDA³⁹ ».

Heureusement, l'histoire de Camus en RDA ne suivit pas absolument ce désastreux bannissement. Le fonctionnaire en question fut destitué, et les efforts acharnés du personnel des maisons d'édition portèrent leurs fruits - au moins en partie : au milieu des années soixante-dix, toute l'œuvre littéraire de Camus fut accessible en RDA – « vingt ans trop tard » pour l'un des responsables⁴⁰ –; mais *Le Mythe de Sisyphe*, les *Carnets* et, avant tout, *L'Homme révolté* restèrent définitivement impubliés.

Le verdict prononcé sur l'essai était incontournable. Quand, au début des années soixante-dix, j'ai rédigé, pleine d'enthousiasme, ma thèse de doctorat avec le titre « La relation entre l'individu et la société dans l'œuvre d'Albert Camus », j'étais bien consciente de cette situation. Sans doute, le fait que je me sois soumise, pour faire passer ma thèse, aux jugements péjoratifs à propos de l'essai, n'est pas un point d'honneur de ma biographie ; il doit cependant être mentionné comme faisant partie de la réception de *L'Homme révolté* en RDA. Enfin, cette thèse m'a donné plus tard la chance de continuer mon travail sur Camus, dont les prolongements ont eu quelque importance.

J'ai indiqué les moyens clandestins pour se procurer le texte de l'essai ; il faut ajouter que, le cas échéant, la possession du livre était considérée comme une infraction à la loi. Or, on peut supposer que beaucoup de gens intéressés par l'œuvre de Camus ou son auteur n'avaient pas lu le texte en intégralité, mais en avaient entendu parler ou n'en avaient lu que quelques extraits. – Cette sorte de présence de l'essai en RDA, importante mais souterraine et circonscrite, se révéla lors d'un colloque qui eut lieu à l'occasion du 40^e anniversaire de la parution de l'essai, en 1991 à Berlin⁴¹. Heinz Robert Schlette, membre fondateur de la SEC, à l'origine de ce projet, m'invita à l'organiser à Berlin, ville de la chute du Mur, scène idéale pour un tel événement. J'acceptai avec plaisir et déployai beaucoup d'énergie pour en faire une réussite. L'empressement des institutions capables de parrainer le colloque dépassa mes attentes : l'Académie de l'Église protestante endossa la responsabilité principale, le Centre Culturel Français de Berlin-Est et même l'Institut d'histoire littéraire où j'étais employée à l'époque la rejoignirent. L'affluence du public fut telle qu'il fallut changer de lieu, passer de la salle de l'Académie de l'église protestante à la grande salle du Parti socialiste unifié toute proche – un déplacement très significatif ! Le public réuni, désireux de s'informer sur l'essai proscrit jusqu'à peu auparavant, a pu se reconnaître un peu dans le titre du colloque : « Je me révolte, donc nous sommes » ; pour eux, la solidarité, la responsabilité mutuelle ont été des valeurs vivantes, opposées au système autoritaire et au conformisme qu'ils avaient connus. Or des interventions comme « Camus et le terrorisme russe », « Des révolutionnaires cyniques : Hegel, Marx, Lénine », « Camus – socialiste ? » ont déclenché de vifs débats dans l'auditoire. On ne peut mieux refléter l'atmosphère du colloque qu'en citant les paroles du vice-président de la SEC de cette époque, Maurice Weyembergh, dans son compte-rendu : « Les propos de Camus retrouvent leur chair, et le thème de la révolte et de la solidarité ou la critique de la perversion de la révolte et de la révolution, leur signification profonde [...] le conférencier « venu de l'Ouest » a le sentiment que le public est en fait plus proche, plus fidèle à Camus (parfois sans le savoir) qu'il ne peut l'être lui-même⁴² ». Voilà une époque bien révolue.

Brigitte SÄNDIG, Berlin

³⁹ Joachim Meinert, dans: *ibid.*, p. 152

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Le colloque est documenté dans : Brigitte Sändig (éd.), « Ich revoltiere, also sind wir. » Nach dem Mauerfall: Diskussion um Albert Camus' „Der Mensch in der Revolte“, Nettersheim, Verlag Graswurzelrevolution 2009

⁴² Bulletin d'information de la Société des Etudes Camusiennes, no 25 (décembre 1991), p. 4

Note sur la réception de *L'Homme révolté* (« Oprøreren ») par la critique au Danemark

Ce n'est qu'en 1964 que le grand essai de Camus paraît en traduction danoise. Nous avons signalé naguère, dans une notice sur la réception de l'œuvre de Camus au Danemark⁴³, que le livre est accueilli avec hésitation et réticence, et que les critiques divergeaient beaucoup. Voyons de plus près ce qu'il en était.

La première de la douzaine de recensions dont nous disposons, celle de Carl Johan Elmquist, critique littéraire chevronné, publiée le jour même de la parution de « Oprøreren »⁴⁴, donne le ton. Lecture consciencieuse et réfléchie, elle est également sceptique : « Témoignant de trop de zèle afin de se convaincre lui-même, Camus omet beaucoup de choses qui auraient peut-être affaibli sa démonstration, mais qui l'auraient en même temps rendue plus nuancée », affirme le critique. À titre d'exemple, le « dialogue » mené avec Dieu au début de « La Révolte métaphysique » prendrait la forme d'une « polémique pénétrée d'une volonté de remporter la victoire », et Elmquist hésite à suivre Camus, lorsque celui-ci prétend que l'histoire de la révolte dans le monde occidental serait inséparable de l'histoire du christianisme. Aux yeux de ce critique, les premières pages de *L'Homme révolté* sont inspirées d'une « pensée philosophique et idéale [sic] plutôt qu'historique et réaliste », ce qui contribue à faire du livre un essai au vrai sens du mot, une « expérience intellectuelle ». En ce qui concerne la révolte historique, Elmquist fait remarquer que si l'auteur, quoique moins positif à son égard, n'abandonne pas l'idée même de révolte, c'est que « Camus n'a pas écrit son grand essai seulement pour voir s'affaisser la construction comme un château de cartes ». Quant à la partie finale du livre, Camus nous y donne son « évangile [...] orchestré pour grand orchestre, en prose lyrique ». Le style n'est donc pas irréprochable non plus, mais apparaît comme un va-et-vient entre le langage sec des philosophes professionnels, qui n'a jamais été naturel pour Camus, selon Elmquist, et « le style plus libre de l'essayiste qu'il maîtrisait, en revanche, souverainement ». Voilà pour « ce livre très étrange », avec son idéalisme et son écriture mal réussie.

Dans une longue chronique substantielle et largement positive⁴⁵, Johannes Sløk, professeur d'éthique et de philosophie religieuse à l'Université d'Aarhus, commence par une analyse succincte, mais excellente, de toute l'œuvre de Camus penseur, spécialement orientée vers l'absurde et la révolte. Il explique comment ce qui oppose Camus à Sartre est justement l'idée d'une révolte qui prend son point de départ dans « une valeur légitime et la reconnaissance d'une limite ». Néanmoins, si Camus « réunit un intellect brillant et une passion personnelle », c'est aussi un « penseur typiquement fragmentaire » dont les remarques sur d'autres penseurs sont parfois précises, parfois insuffisantes ; par exemple, il est évident que Camus n'a pas eu le temps d'étudier Kierkegaard en profondeur. Il n'empêche que le professeur trouve l'idée générale du livre « simple et claire », « convaincante » même, comme cela ressort de cette conclusion : « Une révolte qui se comprend est toujours menée au nom de tous ; dans la révolte naissent l'unité et la solidarité », elle est donc « créatrice de valeurs ». Cependant, il saute aux yeux que Sløk, à l'instar d'Elmqvist, n'aime pas le style souvent « raffiné » et « imagé » de Camus. C'est un grief que nous retrouvons dans d'autres recensions, comme celle publiée dans la feuille des Écoles populaires⁴⁶, où le livre est

⁴³ Bulletin de la Société des Études camusiennes, n° 70, avril 2004, p. 39-43 (supplément dans le n° 87, mai 2009, p. 47-49).

⁴⁴ *Politiken*, 4 février 1964. – La traduction de Volmer Dissing accueille toutes les louanges dans les comptes rendus.

⁴⁵ *Aarhus Stiftstidende*, 22 mars 1964.

⁴⁶ *Højskolebladet*, 17 juillet 1964.

qualifié de difficile à cause des « raisonnements logiques forcés » et des « passages d'une rhétorique de haute volée ».

L'appréciation du professeur Sløk est reprise et développée par un théologien protestant⁴⁷ qui se réfère en particulier à *La Peste* où la révolte figurerait comme « une possibilité de contrecarrer, en commun, les dévastations » causées par la maladie. Mais la révolte aurait aussi un aspect de « retour sur soi », ce qui mène ce critique à se pencher sur l'homme en exil qui cherche son royaume, royaume rapproché par ce critique du royaume de Dieu préconisé dans les Évangiles⁴⁸. L'exil serait-il alors une conséquence de la chute de l'homme ? se demande le critique. Et *La Chute* témoigne-t-elle, avec le sentiment de culpabilité du juge pénitent, de la « maladie à la mort » de l'homme au sens kierkegaardien⁴⁹ ?

Une autre critique chrétienne d'inspiration catholique cette fois-ci⁵⁰ – le livre de Camus a décidément interpellé les croyants –, part de la conception chez Camus de l'absurde, que le critique distingue bien de celle de Kierkegaard dans le *Postscriptum* où on lit : « L'absurde, c'est que la vérité éternelle est apparue dans le temps, que Dieu est créé, est né, a grandi, etc. » (nous traduisons). La différence réside dans la foi kierkegaardienne en l'existence absolue de Dieu. Mais alors, *quid* du mal ? En face de celui-ci, ou bien l'homme réagit par le mensonge, ou bien il se révolte comme Camus qui « place ses pensées dans une perspective humaine générale », étant pourtant toujours un « poète qui combat avec lui-même et pour lui-même, contre les « illusions [...] et toutes sortes de faux espoirs ». *L'Homme révolté* serait, « sans aucun doute », l'œuvre d'un homme qui livre une attaque « contre toute forme de pseudo-religiosité ». Pourtant, Camus, « humaniste tragique », aurait eu, finalement, « une foi très forte », mais peinait à lui donner un nom. Cette tendance singulière à vouloir convertir Camus ne se rencontre que chez ces deux derniers critiques.

En général, les critiques danoises, centrées sur la notion de l'absurde, reconnaissent que Camus se positionne par rapport à la situation de l'homme après la débâcle des convictions religieuses, et que *L'Homme révolté* est un livre de réflexions sincères, dirigé plus particulièrement contre les nouveaux despotismes, surtout le marxisme (il n'empêche qu'un critique trouve l'historique du marxisme et du nazisme « chaotique », dépourvu de toute ligne de pensée consistante), et témoignant d'un idéalisme sans compromission, idéalisme qui ferait du livre peut-être le plus important de Camus, promis à une longue vie, malgré les faiblesses de l'argumentation. Les recenseurs reviennent sur l'importance de l'idée de solidarité qui retire l'homme de sa solitude – la solidarité est à plusieurs reprises saluée comme l'idée essentielle de *L'Homme révolté*, et certains insistent sur le lien évident entre la révolte dans *La Peste*, et celle qui s'oppose aux nouveaux despotismes modernes. Toutefois, dans bien des cas, on entend un ton critique qui perce jusque dans l'emploi du mot même d'*idéalisme*, parfois accompagné d'un mauvais sourire chez nous autres Danois. Un des critiques va même jusqu'à dire qu'il ne faut pas lire ce livre comme un essai philosophique, car, malgré l'érudition impressionnante dont il témoigne, c'est « un geste qui cherche et tâtonne⁵¹ » – manière de parler qui dissimule une certaine indulgence hautaine.

Pour finir, citons deux exemples de la réception de « Oprøreren » dans la presse de gauche. La critique sévère d'une feuille socialiste⁵², qui estime que « la déclaration de solidarité est pathétique

⁴⁷ Bent Smidt Hansen, *Aarhus Stiftstidende*, 2 juin 1964.

⁴⁸ Le critique n'a manifestement pas lu ces mots de Camus, dans les *Carnets I* parus chez Gallimard en 1962 : « Je suis heureux dans ce monde car mon royaume est de ce monde » (p. 22).

⁴⁹ Le désespoir implique chez Kierkegaard le sentiment d'un malheur permanent, d'une mort vivante.

⁵⁰ Erik Worm Reinhardt, *Katolsk ugeblad*, 5 septembre 1964.

⁵¹ Jens Kruuse, le quotidien *Jyllands-Posten*, 24 juillet 1964.

⁵² Birger Hansen, *S.F. Bladet*, 9 juillet 1964.

et dénuée de valeur philosophique », est suivie – plus de deux ans après la parution du livre – d'un éreintement en bonne et due forme dans un quotidien communiste⁵³ :

C'est un travail de Sisyphe, et donc un travail absurde que de venir à bout de « Oprøreren » de Camus. Chaque fois qu'on pense qu'on est proche des cimes et qu'on entrevoit le but, on perd tout dans une avalanche de citations, de preuves et de preuves du contraire. Tournant en permanence autour de l'absurdité de la vie, où chaque individu se crée la loi de sa propre vie et lui confère un peu de sens à l'aide de la révolte contre un ordre du monde injuste, l'auteur entoure le lecteur de brumes philosophiques et de pensées de mort.

Néanmoins, pour « étrange » que « Oprøreren » ait paru à d'autres, ces brumes, s'il y en a, n'ont pas empêché les critiques de tâcher de les percer afin d'éclaircir ce livre compliqué en le prenant au sérieux, comme c'est le devoir de tout critique de faire.

Hans Peter LUND

⁵³ *Land og Folk*, 7 mai 1966.

La réception de *L'Homme révolté* en Pologne⁵⁴

Avant de déterminer comment les Polonais ont lu *L'Homme révolté*, il convient de procéder à quelques définitions et délimitations historiques. Dans cette étude, je me référerai presque exclusivement à la réception de *L'Homme révolté* jusqu'en 1989. Je le justifierai de la manière suivante : c'est entre la première édition polonaise de *L'Homme révolté* en 1958 et 1989 que le texte de Camus a été lu sans le contexte significatif qui, après que la Pologne eut retrouvé sa liberté démocratique et les premières élections libres en 1989, a fortement influencé, voire définitivement changé, la réception du livre. Après 1989, l'essai de Camus est devenu un roman à thèse, une explication *post factum* des transformations qui ont eu lieu en Pologne et qui ont abouti à la démocratie dans la sphère politique et à la liberté dans la sphère sociale. Ce fil de discussion ne m'intéresse pas car, à la suite du succès impressionnant de *Solidarnosc*, inattendu pour de nombreux dissidents, Camus est devenu, plutôt malencontreusement à mon avis, un simple défenseur de l'anticommunisme, justifiant la direction des transformations et le sens des moyens non violents dans le but d'affaiblir le pouvoir autoritaire de la République populaire de Pologne. Et pourtant, nous ne pouvons pas considérer sans critique Camus comme un partisan de tous les aspects de la démocratie libérale, en nous souvenant par exemple de son discours aux ouvriers en 1953. La lecture et la réception de Camus deviennent ainsi une justification de la vision du monde toute faite, démocratique-libérale, traitant avec un certain embarras les passages sur Bakounine ou sur le modèle scandinave ou l'anarcho-syndicalisme, présents malgré tout dans l'essai.

Il est cependant tout à fait différent de lire un essai sur la révolte lorsque celle-ci cherche sa justification, et non lorsque, rétrospectivement, elle justifie sa raison et ses succès historiques. Je voudrais donc me concentrer en particulier non pas sur la façon dont l'essai et la réalité ont été "repassés" pour créer un ensemble cohérent, mais me référer à la façon dont les dissidents polonais pensaient à l'essai par rapport à leurs propres actions et projets, lorsqu'ils cherchaient des idées pour leur activité politique et sociale. Sławomir Majewski, participant d'août 1980 décédé l'année dernière, a décrit leur conscience avant la chute du communisme :

Tout a été abordé et considéré, du trotskisme aux principes cupides du capitalisme américain du milieu du XIX^e siècle, en passant par les labyrinthes sinueux du socialisme à visage humain. Et chacun avait raison ! Camus est apparu aussi souvent que les pensées de Tolstoï, Herzen, Turgenev, Gorky.

Veuillez noter que personne ne parlait de renverser le système, car tout le monde savait qu'il était gardé par l'URSS, avec des milliers de chars et des centaines de milliers de soldats dans leurs bases en Pologne et autour de la Pologne. Si aujourd'hui un militant de l'ancienne « Solidarnosc » dit ou écrit qu'il agissait alors pour renverser le communisme, il ment tout simplement. Et le nom qu'il porte n'a pas d'importance⁵⁵.

Il convient de noter d'emblée un fait important : l'accès matériel à l'essai de Camus était difficile, même après la publication de la traduction polonaise de 1958⁵⁶. En Pologne, le texte intégral de *L'Homme révolté* n'a été publié officiellement qu'après 1989. Ainsi, si quelqu'un n'avait

⁵⁴ En préparant cette étude sélective et sommaire, je me suis appuyé sur une excellente source, bien que malheureusement non publiée à ce jour. Il s'agit de la thèse de doctorat de Joanna Roś, *Albert Camus w polskiej kulturze literackiej i teatralnej w latach 1945-2000* (*Albert Camus dans la culture littéraire et théâtrale polonaise dans les années 1945-2000*). Je te suis reconnaissant pour ton merveilleux travail, Joanna.

⁵⁵ Lettre de Sławomir Majewski, citation de : Maciej Kałuża, *Buntownik. Ewolucja i kryzys w twórczości Alberta Camusa*, Kraków 2017, p. 674

⁵⁶ Bien que, avec l'aide considérable de la CIA, des copies de l'essai de Camus soient parvenues en Pologne, cf. Joanna Roś, *Albert Camus w polskiej kulturze literackiej i teatralnej w latach 1945-2000*, Warszawa 2018, p. 166.

pas de chance ou de contacts lui permettant de lire l'édition parisienne, il devait lire une « sélection » de fragments de l'essai, publiée par Państwowy Instytut Wydawniczy de Varsovie. En quoi consistait cette « sélection » ? En la suppression complète d'une section entière de l'essai consacrée à la révolte historique, en la réduction de son message à des réflexions métaphysiques et littéraires sur la révolte, à l'exclusion de toute critique des idées marxistes et léninistes. Jusqu'en 1989, le livre de Camus a donc été censuré et l'accès officiel à sa traduction parisienne dans les bibliothèques était contrôlé par les autorités.

Les publicistes polonais ont résolu le problème de l'accès au contenu de l'essai de Camus de la manière dont les dissidents résolvent habituellement les restrictions formelles et officielles : dans les années 1980, *L'Homme révolté* était imprimé illégalement par les maisons d'édition « clandestines », hors du contrôle de l'État. Reproduit et distribué illégalement, il était, comme les traductions et les éditions non officielles d'Orwell, un important point de référence et d'inspiration. Parfois, le texte de Camus lui-même devenait un symbole, comme dans le cas de l'impression de l'essai en 1981, lors de la grève des étudiants de Lublin⁵⁷.

L'éditeur de Kultura de Paris, Giedroyc, était conscient de l'importance du texte de Camus. Après la publication originale de l'essai, il a cherché un critique qui rendrait le contenu de l'essai visible aux lecteurs polonais, se battant pour que la critique soit écrite par Jeleński, qui a constamment ignoré ces appels. Après tout, le premier aperçu du contenu de l'original a été donné aux lecteurs polonais par Markiewicz, dans Kultura de 1952⁵⁸, qui a commenté avec enthousiasme Camus comme un penseur recherchant avec persistance la vérité. Markiewicz sépare clairement la critique marxiste des postulats des critiques de la gauche française contenus dans *L'Homme révolté*, en soulignant que Camus n'était pas le partisan de l'ancien ordre social⁵⁹.

Parmi les émigrés polonais, il n'y a pratiquement aucune critique de l'essai de Camus, bien que dans le journalisme polonais, il soit, pour des raisons liées au contexte politique, critiqué pour son essai et ses connotations politiques⁶⁰. Il convient toutefois d'examiner dans quelle mesure la pensée de Camus semblait attrayante pour les intellectuels polonais. Tout d'abord, nous avons la dimension politique. Giedroyc pensait qu'un centre intellectuel pouvait être établi sur les bases de la pensée de Camus, prêt à affronter la pensée marxiste dans le pays :

Nous devons avoir un centre qui rayonne sur le pays. C'est ce dont on a besoin maintenant, il y a un affaissement là-bas. L'importance de Simone Weil, de Camus ou d'esquisses sociologiques m'a convaincu de l'importance de tout cela. À certains égards, ces livres jouent un rôle plus important qu'Orwell ou *La pensée captive* en leur temps⁶¹.

Camus est donc censé, selon Giedroyc, inspirer les intellectuels polonais, ce qui, à mon avis, se produit effectivement : lors d'une conversation privée, Adam Michnik m'a dit qu'en écrivant sa légendaire lettre de prison à Czesław Kiszczak⁶², il pensait à *L'Homme révolté* de Camus. Cette lettre manifeste clairement l'amour de la vérité qui a tant enchanté Markiewicz en 1952 : « Je sais que je paierai un prix élevé pour cette lettre et que vos subordonnés tenteront de porter à ma conscience une connaissance complète des possibilités du système pénitentiaire dans un pays qui construit le communisme. Mais je sais aussi que je suis lié par la vérité ». Michnik, comme Camus

⁵⁷ *Idem*, p. 171.

⁵⁸ Zygmunt Markiewicz, « Zbutnowany Człowiek », *Kultura* 1952, n° 2-3 p. 191-193.

⁵⁹ *Idem*, p. 192

⁶⁰ Stefan Żółkiewski, « Człowiek zbuntowany. O krytyczności literatury socjalizmu », *Nowa Kultura* 1959, n° 4.

⁶¹ Lettre de Jerzy Giedroyc à Konstanty Aleksander Jeleński, 8 septembre 1959, publiée par : J. Giedroyc, K.A. Jeleński, *Listy 1950-1987*, wybrał, oprac. iwstępemopatrzył W. Karpiński, Spółdzielnia Wydawnicza « Czytelnik », Warszawa 1995.

⁶² Lettre de Adam Michnik à Czesław Kiszczak, le 11 décembre 1983, IPN BU 1165/990, Archiwum Instytutu Pamięci Narodowej w Warszawie.

avant lui, n'a pas peur de confesser la vérité, même en étant dans la prison d'un État autoritaire.

Inspirer et motiver les Polonais qui suffoquent dans un pays prétendument socialiste n'est cependant pas la seule valeur de l'essai de Camus selon les intellectuels polonais. Ils sont conscients du pouvoir et de la position détenus en Occident par les partisans du communisme, les compagnons de route et les sceptiques de l'information sur la nature criminelle de l'URSS. Bobkowski écrit à Giedroyc pourquoi ce livre est important : « Ce qui est important ici, c'est l'effet d'un tel livre sur nombre de ces pourris intellectuels qui cherchent le communisme si terriblement qu'ils finissent presque toujours par le trouver. Je pense que ce livre aura un grand impact parmi les différents fellowtravellers, surtout parmi les fellowtravellers potentiels⁶³. » La réception de *L'Homme révolté* de Camus en Pologne, y compris la Pologne immigrée, se développe autour de ces deux lignes délimitées : inspirer le lecteur polonais par Camus, comme par Orwell. Informer, décevoir et angoisser le lecteur de l'Ouest.

Cependant, il faut le dire ici sans équivoque : Camus est considéré par les principaux penseurs polonais comme le continuateur de Simone Weil. Pour Miłosz, la proximité de leur pensée est telle que, dans une de ses lettres, il évoque même la nécessité de publier « leur livre », comme si Weil et Camus avaient écrit une œuvre commune⁶⁴.

Il n'est pas surprenant que Giedroyc et Miłosz aient trouvé la traduction de Weil plus importante que celle de Camus, dans l'ordre de publication⁶⁵. Cela indique qu'ils considéraient Weil comme une source, Camus comme son continuateur, et définit sans doute leur horizon, centré sur la nécessité de promouvoir des publications critiques du marxisme. Mais ils ont vu Camus comme un continuateur, ce qui est principalement verbalisé par Miłosz, accentuant la possibilité de réaliser une troisième voie, non communiste, mais aussi, sans doute, averse au capitalisme. Pourquoi, alors, Miłosz a-t-il accepté, même à contrecœur, de traduire en polonais non pas l'essai de Camus, mais « L'opium des intellectuels » d'Aron, publié en polonais à Paris en 1956 ? Pourquoi soutient-il « l'étude d'un athée sur le catholicisme »⁶⁶, tout en restant peu convaincu de l'impact de cette étude ? Nous ne pouvons que deviner.

La traduction de *L'Homme révolté* est publiée à Paris en 1958. La correspondance entre Camus et sa traductrice polonaise indique qu'elle rêvait de publier *L'Homme révolté* en Pologne. Camus était très favorable à cette idée, mais lorsque Guze l'abandonne, convaincue que l'œuvre n'a aucune chance d'échapper à la censure dans son pays, il s'engage à aider à publier son essai à Paris. Une édition polonaise de l'essai de Camus évoquerait le « sentiment du devoir accompli »⁶⁷. Il est plus facile de comprendre ces mots sachant qu'après le massacre des ouvriers de Poznań en 1956, Camus a écrit une critique catégorique des décideurs politiques polonais, dénonçant le caractère criminel de la répression militaire de la révolte. Les ouvriers de Poznań voulaient « du pain et de la liberté », sans savoir probablement que c'est précisément le besoin de pain et de liberté des ouvriers dont Camus a parlé à Saint-Étienne en 1953.

Si la popularité de l'essai de Camus auprès de ceux qui, comme son ami Józef Czapski, ont été directement touchés par l'effet de la doctrine totalitaire de Staline, est évidente et n'a pas besoin d'être commentée, il est intrigant de lire les écrits sur l'influence que Camus a eue sur les marxistes polonais. Si nous ignorons les critiques axées sur les thèses, typiques de la doctrine de Staline, qui jugeaient l'essai comme « réactionnaire » et « contre-révolutionnaire », nous trouvons une surprenante sympathie pour les intentions de Camus, particulièrement évidentes dans la période qui

⁶³ Andrzej Bobkowski à Jerzy Giedroyc, lettre de 18.11.1952, publiée par : J.Giedroyc, A. Bobkowski, *Listy 1946-1961*, Warszawa, 1997, p. 226.

⁶⁴ Lettre de Czesław Miłosz à Jerzy Giedroyc, publiée par J. Giedroyc, C. Miłosz, *Listy 1952-1963*, Warszawa, 2008, p. 219.

⁶⁵ Camus lui-même a contribué à l'édition polonaise des écrits de Simone Weil de 1958 ; ainsi, les éditeurs polonais ont-ils pu facilement obtenir gratuitement les droits de traduction auprès de Gallimard, voir : idem, p. 219.

⁶⁶ Idem, p.234

⁶⁷ Lettre non publiée d'Albert Camus à Joanna Guze, le 30 septembre 1957.

a suivi les réformes de Khrouchtchev. Ainsi, l'éthicien polonais Stanisław Zapaśnik, se déclarant marxiste, écrit en 1966 une étude critique originale et approfondie de la réflexion de Camus, très éloignée de la férocité connue des critiques de Jeanson ou d'Hervé. Et il signale dans sa conclusion sur l'utopisme du projet de Camus qu'il « voudrait traiter avec sympathie les efforts de Camus pour préserver la compatibilité des objectifs moraux et des moyens qui y mènent »⁶⁸, en cherchant la possibilité d'un certain dialogue, au sein de l'éthique marxiste, avec les postulats de Camus⁶⁹.

Le développement du mouvement *Solidarnosc* en Pologne a sans doute été, surtout à ses débuts, une recherche de cette « troisième voie » dans la politique que la critique des écrits de Camus, de Weil, ou de Merleau-Ponty voulait si efficacement noyer. Il était également profondément camusien dans son besoin de trouver la possibilité de dialogue que Camus appelait si passionnément dans « Ni victimes, ni bourreaux ». Pour Adam Michnik, comme pour Camus, tout extrême est dangereux et il met en garde contre la complaisance des opposants et les conséquences fatales de toute révolution immodérée : « Un ange non critiqué, un ange affirmé dans son angélisme, peut se transformer en diable. Vous ne le croyez pas ? Lisez un livre sur les personnages les plus nobles et les plus courageux de Russie ; (...) Lisez *Les Possédés* ». ⁷⁰ Vaclav Havel en Tchécoslovaquie, Adam Michnik et Jacek Kuroń en Pologne se préoccupaient sans équivoque et explicitement non seulement de la cohérence des moyens et des fins, en créant les bases idéologiques des révolutions sociales, mais ils exprimaient également leur inquiétude quant à la réalité post-révolutionnaire qui pourrait interrompre le dialogue à tout moment et revenir à la dichotomie d'un monde dans lequel vous êtes soit un ange, soit un pourri. Ils craignaient, malheureusement à juste titre, que Dostoïevski ait encore raison, que les rebelles solidaires ne maintiennent pas la mesure postulée par Camus. Ainsi, le problème fondamental de la réception polonaise de *L'Homme révolté* est, comme dans toute autre réception de cet essai, un zèle excessif à suivre la critique de ce qu'il faut affronter, tout en minimisant l'importance de la valeur sur laquelle il faut fonder la protestation. Même dans une Pologne sympathique et bienveillante à l'égard de Camus, reconnaissante pour « Poznan » et *L'Homme révolté*, nous avons imposé une censure intellectuelle aux conclusions de Camus. Nous nous sommes souvenus... et avons oublié l'importance de la conclusion de « La pensée de midi ». Nous respectons et aimons Camus, mais en même temps nous recourons passionnément à « la soif invincible de la révolte » ou à « l'indifférence à l'histoire ».

Les héritiers du mouvement polonais *Solidarnosc*, comme nos amis hongrois, évoluent vers l'autoritarisme et le mépris des valeurs camusiennes : démocratie, dialogue, vérité, solidarité et fraternité. La « maigre récolte des champs » et le « court amour de la terre » leur deviennent étrangers. Nous lisons Camus et pourtant nous donnons trop volontiers la parole à des politiciens qui ne respectent pas les frontières. Ils ne se soucient pas de la mesure.

Puisque nous voudrions mettre en scène l'adaptation camusienne de *Les Possédés* en Pologne, nous devrions probablement nous concentrer plus intensément sur la pensée qu'elle contient : « si la race des Verkhovensky est immortelle, il n'est pas sûr que celle des Stavroguine le soit ».

Maciej KALUZA

⁶⁸ Stanisław Zapaśnik, « Poglądy Etyczne Alberta Camusa » *Etyka*, n° 1, 1966, p. 331.

⁶⁹ *Idem*, p. 332.

⁷⁰ Adam Michnik, « Gnidy i anioły », *Zapis* n° 9, Warszawa, 1979.

La réception de *L'Homme révolté* en Argentine

La réception de *L'Homme révolté* parmi nous a été assurée d'abord par l'amitié de Camus et Victoria Ocampo. Nouée de bonne heure à New-York, ce rapport amical et intellectuel avait été entretenu par des lettres et des voyages fréquents de Victoria en Europe et celui de Camus en 1949 à Buenos Aires. À cette occasion il fut son hôte lorsque le gouvernement, se méfiant de lui, interdit la mise en scène de sa pièce *Le Malentendu* et exigea le texte de sa conférence avant qu'il ne la prononce. Camus, maltraité et incompris, refusa et accepta l'accueil de Victoria chez qui il séjourna deux jours, entouré d'amis.

Victoria, qui avait fondé et dirigeait la revue culturelle SUR, d'ampleur internationale, était au courant des projets de Camus pour son essai sur la révolte. Comme collaborateur habituel de la revue, il avait même envoyé des chapitres inédits de *L'Homme révolté* à publier avant l'édition de Gallimard en 1951. Voici une lettre du 8 octobre 1950 :

Chère Victoria, je vous envoie un fragment de mon essai sur la révolte. C'est un fragment inédit, même en français. J'espère qu'il vous dira, faute d'autre chose, mon amitié inconditionnelle pour SUR et mon affection inconditionnelle pour vous...

Ainsi Victoria avait répandu la bonne nouvelle de *L'Homme révolté* à tous ses amis -, écrivains, artistes, intellectuels argentins et étrangers qui autour d'elle parlaient habituellement d'art et de culture. Sa grande maison sur un haut ravin donnant sur le grand fleuve Rio de la Plata constituait un vrai salon à la façon de ceux du XVII^e siècle. ...

Avec cet accueil assuré, la traduction en espagnol de *L'Homme révolté* est parue très vite, en 1953, sous le titre « El Hombre Rebelde ». - Il faut pourtant regretter ce titre! C'est dommage que l'édition n'ait pas été faite par SUR, mais par une autre maison dont le traducteur a choisi un mot équivoque pour rendre le mot-clef « révolté ». À vrai dire ce n'est pas entièrement de sa faute ! En espagnol nous n'avons pas un mot juste pour révolté ... alors qu'en français existent deux mots qu'on peut rapprocher mais de signification différente - « révolté » et « rebelle » -, en espagnol, il n'y a que le mot « rebelde ». Or ce mot appliqué à la révolte camusienne prête à équivoque. Son acception est seulement négative, alors que la révolte camusienne contient une affirmation essentielle : il s'agit de la revendication de ce que l'on « est ». Comme il l'explique bien, le « non » du révolté s'appuie sur l'assurance de son « oui » à sa valeur essentielle d'être humain. La révolte se produit comme un mouvement spontané d'une personne outragée qui se lève contre cet outrage qui heurte sa dignité d'Homme. Mouvement non égoïste, puisqu'il peut aussi se lever devant l'outrage commis vers d'autres gens, et qui démontre, par cela en même temps, une solidarité pré-établie entre eux: elle permet donc d'y reconnaître une nature, une essence commune, et encore la possibilité essentielle de compréhension entre tous les êtres humains. Cette valeur, ce dénominateur commun est d'ordre métaphysique. D'où la suite : « Je me révolte donc nous sommes. » Camus remarque aussi que cette affirmation de l'ordre de l'être (d'une nature humaine commune à tous) contredit l'affirmation de Sartre « Il n'y a pas de nature humaine ». Il n'y a pour ce philosophe existentialiste que l'existence et la liberté : c'est à chacun d'inventer sa façon d'être, avec la conséquence fâcheuse de se contredire les uns les autres et, ne pouvant se comprendre, d'utiliser la parole pour dominer l'autre, c'est alors « l'enfer »

Le problème le plus grave provient de plusieurs commentateurs de la presse qui, les voyant ensemble de loin, les jugeaient del'extérieur. Ces gens frivoles, au lieu d'expliquer les différences entre Sartre et Camus, les ont placés ensemble dans le même groupe d'auteurs « existentialistes ». Camus a eu beau s'en plaindre : le voilà définitivement « classé » comme existentialiste, et il l'est encore, même dans des milieux universitaires...

Ce premier traducteur a contribué et contribue à l'équivoque, d'autant plus qu'il utilise parfois

le verbe « exister » au lieu du verbe « être » malgré l'usage de Camus....

D'autres traducteurs ont cherché de meilleures approches : « hombre sublevado », « hombre insurrecto », mais qui n'arrivent pas à rendre tout à fait la signification du « révolté » camusien. Victoria Ocampo, qui voyait le problème, ne se permettait jamais de traduire ni l'adjectif « révolté », ni le nom « révolte » quand il s'agissait de Camus. Elle s'est montrée fidèle jusqu'à sa mort.

Entre temps, bien des gens cultivés cherchaient cette œuvre en français dans les quelques librairies françaises de Buenos Aires. Il y en avait assez pour servir ces francophones ou au moins franco-lecteurs qui jouissaient aussi de la visite annuelle de la Comédie Française, et dans les années 50, de la compagnie Jean Louis Barrault-Madeleine Renaud. Il faut ajouter que jusqu'à la fin du XX^e siècle, les universités exigeaient de savoir lire en français, ce qui était possible parce que cette langue faisait partie des programmes des établissements d'enseignement secondaire.

Ainsi, *L'Homme révolté* a eu la chance d'être apprécié, salué, et reconnu par quelques professeurs, que je remercie, comme l'un des essais les plus justes pour juger des événements du siècle et de leur origine ; depuis la Révolution française, des poètes romantiques, les terroristes russes, les états totalitaires de gauche ou de droite dépassent la mesure de la vraie révolte selon Camus...

Car il montre bien que le mouvement de révolte pousse à l'action : c'est-à-dire au changement de l'état de choses qu'on juge mauvais, injuste, indigne... Or, la bonne « révolte » réclame de bonnes révolutions : créatrices et rénovatrices, pourvu qu'elles respectent la limite que la vraie révolte commande. D'après l'expression de notre auteur « cette limite est symbolisée par Némésis, déesse de la mesure ». Pour lui, la révolte est liée à la mesure, à la nature des choses, et pour cela « source de vie ». Il distingue ainsi les mauvaises révolutions – destructrices –, de celles qui sont de vraies révolutions créatrices. Cette différence consiste, contre la tentation d'un fatalisme systématique trompeur qui débouche sur la destruction de l'être, à s'en tenir à la règle d'évolution de la nature humaine. Camus trouve cette belle expression pour ne pas se tromper :

[...]au lieu de tuer et mourir pour produire l'être que nous ne sommes pas, nous avons à vivre et faire vivre pour créer ce que nous sommes ». (*OC III*, p. 277)

Pour en finir, la tâche exigée pour comprendre *L'Homme révolté* a été, toujours, de laisser de côté les préjugés courants, et de lire simplement les explications que Camus lui-même nous fournit sur ce mouvement de « révolte » et sur les manifestations révolutionnaires qu'il a déclenchées au cours de l'histoire moderne. Il faut lire Camus en français, ou, au moins, faire attention aux explications de Camus faites par un professeur fidèle au texte.

Le problème de la réception de *L'Homme révolté* dépend de cette approche du texte en profondeur. Cela veut dire aussi : faire attention au phénomène de la révolte du point de vue historique. Car il s'agit d'un phénomène concret, découvert dans la réalité du temps. Comme pour l'absurde, on voit que Camus n'a pas inventé et adopté ces termes, il les a trouvés répandus vivants dans le monde contemporain, dans son entourage. Il les a même vécus, partagé un certain temps. Il les a observés, étudiés, attentivement, en profondeur ; il a essayé de découvrir leurs origines, leurs évolutions à travers tous les exemples. Il y a réfléchi ; il est arrivé ainsi à des synthèses compréhensives, à des observations critiques, montrant les effets nocifs, mais aussi ce qui il y a de valable, et même de profitable, pour le présent ou pour l'avenir.

Mon expérience récente de lecture m'a offert une belle surprise : la joie des lecteurs devant l'exigence de beauté que comporte la révolte, et leur admiration devant la description que fait Camus du parallèle entre Révolte et Art. Ils ne s'y attendaient point. La cause : les préjugés et partis pris provenant d'un Camus « classé » existentialiste qui n'existe pas.

Ines de CASSAGNE

La réception japonaise de *L'Homme révolté*

L'introduction de l'œuvre de Camus au Japon commence par la traduction de *La Peste* en 1950. Suivent en 1951 les œuvres du « cycle de l'absurde », *L'Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe*, *Caligula* et *Le Malentendu* ; en 1952, *L'État de siège* et *Actuelles I* ; l'année suivante, *Les Justes* et un livre intitulé *L'Absurde et la révolte*⁷¹, composé de « la révolte métaphysique », deuxième partie de *L'Homme révolté* et de *Lettres à un ami allemand*. Cette même année 1953, les quatre articles constituant le contenu du débat entre Camus et Sartre, qui avait eu lieu l'année précédente, sont également traduits⁷². C'est en 1956 que les Japonais purent enfin lire le texte complet de *L'Homme révolté*⁷³. Il constituera plus tard le sixième des dix volumes des *Œuvres complètes d'Albert Camus*⁷⁴ publiées en 1972 et 1973, traduites à partir de l'édition de la Pléiade. Jusqu'à aujourd'hui *L'Homme révolté* n'est disponible que dans ce volume des *Œuvres complètes*, tandis que les autres œuvres comme *L'Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe*, *Caligula*, *Le Malentendu*, *La Peste*, *La Chute*, *L'Exil et le Royaume* et même *La Mort heureuse* sont disponibles en livres de poche.

La plupart des lecteurs japonais se sont intéressés au débat entre Camus et Sartre qui leur paraissait spectaculaire plutôt qu'à *L'Homme révolté* d'un abord difficile. En 1967 est publié un livre dont le titre reprend celui de Camus⁷⁵, alors qu'il s'agit d'un recueil d'articles réunis par Momo Iida, écrivain de gauche. On n'y trouve pas de texte de Camus tandis que Jeanson y figure et que le commentaire d'Iida critique les idées de Camus. Pourtant la notion de révolte, ainsi que plusieurs questions morales et politiques, posées dans *Les Justes* et *L'Homme révolté*, ont suscité l'intérêt des intellectuels. En 1960, Yutaka Haniya a publié un article intitulé « L'Esthétique de l'assassinat »⁷⁶ où il écrit, en citant un passage de *L'Homme révolté*, que Camus, ayant analysé avec sagacité la signification du meurtre dans l'histoire humaine, a réussi à fonder l'esthétique de l'assassinat sur un équilibre remarquable entre les deux principes de la vie et du suicide. Selon Haniya, Camus a donné une profondeur nuancée au caractère de Kaliayev, et a fermement dégagé l'esthétique de l'assassinat à laquelle le terroriste russe visait inconsciemment. Et six ans plus tard en 1967, dans « La Philosophie de l'assassin »⁷⁷, Kazumi Takahashi souligne la brûlante actualité de *L'Homme révolté* consacré à la question du meurtre. Après avoir cité un passage de l'introduction de *L'Homme révolté*, il porte ce jugement : « Aujourd'hui, si nous n'agissons pas, cela aboutira à donner notre consentement aux guerres qui ont lieu dans de lointains pays. Toutefois si nous agissons selon notre conscience, nous ne réussirons jamais à arrêter les nombreux massacres et invasions qui existent sur la terre. Devant ce dilemme irritant, nous habitons sûrement dans la problématique particulière à Camus. »

Dans les années 70, deux chercheurs consacrent à *L'Homme révolté* un chapitre de leur livre sur la vie et les œuvres de Camus. Dans *Biographie critique Albert Camus* en 1976, Yoshinari

Tous les ouvrages envisagés ici sont écrits en japonais, sauf le troisième chapitre du livre de Takeuchi dont la version française a été publiée dans le numéro 11 des *Études camusiennes*, Société japonaise des Études camusiennes, Seizan-sha, 2013 (Shuichi Takeuchi, « Justice et Meurtre, Polémique sur l'épuration et *L'Homme révolté* »)

⁷¹ Albert Camus, *L'Absurde et la révolte – la révolte métaphysique et Lettres à un ami allemand*, traduit par Saku Sato et Koji Shirai, Jinbun-shoin, 1953.

⁷² Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Francis Jeanson, *La Révolution ou la révolte*, traduit par Saku Sato, Shincho-sha, 1953, repris dans Sincho-Bunko (livre de poche), 1969.

⁷³ Albert Camus, *L'Homme révolté*, traduit par Saku Sato et Koji Shirai, Shincho-sha, 1956.

⁷⁴ Albert Camus, *L'Homme révolté*, in *Œuvres complètes d'Albert Camus*, tome 6, Shincho-sha, 1973.

⁷⁵ *L'Homme révolté*, textes réunis par Momo Iida, « Collection des idées des modernes, 4 », Heibon-sha, 1967.

⁷⁶ Yutaka Haniya, « L'Esthétique de l'assassinat », *Chuokoron*, décembre 1960, repris dans *Recueil des essais philosophiques de Yutaka Haniya*, Kodan-sha, « Bungei Bunko », 2004, p.304-324.

⁷⁷ Kazumi Takahashi, « La Philosophie de l'assassin », *Bungei*, septembre 1967, repris dans *Œuvres de Kazumi Takahashi*, tome 6, Kawade-shobo, 1969, p.259-297.

Nishinaga analyse les rapports étroits mais complexes entre les textes de Camus et sa vie. Dans le chapitre intitulé « L'Écriture de l'acte de rédemption »⁷⁸, l'auteur dit qu'il n'est pas difficile de trouver, dans *L'État de Siège, Les Justes et L'Homme révolté*, les regrets de Camus d'avoir justifié l'épuration des collaborateurs. D'après Nishinaga, *L'Homme révolté*, que Camus a écrit pour restaurer à la justice humaine son innocence, est avant tout une confession indirecte de ses erreurs et un acte de rédemption. L'année suivante, en 1977, sort *Albert Camus, lumière et ombre*, écrit par Koji Shirai, co-traducteur de *L'Homme révolté*. Shirai résume et présente l'essai dans le chapitre « *L'Homme révolté* »⁷⁹.

Puis à partir de l'année 2000, de nouveaux chercheurs apparaissent sur la scène intellectuelle. Auteur de nombreux livres sur la philosophie française et la culture japonaise, Tatsuru Uchida éprouve dès le début de l'intérêt pour Camus. On peut trouver un résumé de ses réflexions dans l'article « L'Éthique de l'hésitation »⁸⁰. D'abord de *L'Étranger* il dégage un principe qui permet à Meursault de tuer un arabe, et qu'il appelle « la morale de l'étranger », ensuite il analyse *L'Homme révolté* dont le sujet consiste à savoir s'il est permis de tuer un homme au nom de la justice. Et il conclut que Camus a ajouté à « la morale de l'étranger » une nouvelle éthique de la révolte, celle de l'hésitation.

En 2005, Shuichi Takeuchi a soutenu une thèse de doctorat intitulée « "L'Histoire" des condamnés à mort : contexte de *L'Homme révolté* » à l'Université de Tokyo. Elle a été publiée en 2011, comme un livre consacré tout entier à *L'Homme révolté*⁸¹. L'introduction part d'un passage d'« Entretien sur la révolte » (*Actuelles II*) : « j'ai voulu seulement retracer une expérience, la mienne, dont je sais aussi qu'elle est celle de beaucoup d'autres. » (*OC III*, 402). L'auteur cherche, dans les quatre chapitres suivants, à élucider comment cette expérience se reflète dans *L'Homme révolté*. Dans le premier chapitre portant sur l'analyse de *L'Étranger* et dont le style est différent des trois chapitres suivant, Takeuchi, qui considère *L'Homme révolté* comme l'histoire des condamnés, envisage Meursault, comme le premier condamné apparaissant dans l'œuvre de Camus. Il l'appelle « condamné au point zéro ». Dès le deuxième chapitre, il analyse d'abord l'expérience de la résistance se dégageant des *Lettres à un ami allemand*, puis cherche à voir comment elle se reflète dans le passage de « Nietzsche et le nazisme » de *L'Homme révolté*, pour enfin conclure que l'on peut ou plutôt doit lire ce passage comme une autocritique. Dans le troisième chapitre il fait remarquer que la polémique entre Camus et Mauriac à la Libération innerve l'argumentation sous-jacente aux propos concernant la justice humaine dans *L'Homme révolté*. Et le quatrième chapitre est consacré à l'analyse des relations entre *Humanisme et terreur* de Merleau-Ponty et *L'Homme révolté*. Takeuchi dit que le livre de Camus permet de comprendre l'attitude de l'écrivain face à la justification de la justice de l'épuration, présentée par le philosophe. Il conclut que l'expérience des années 1940 a ainsi produit *L'Homme révolté*.

En 2010 Yasuko Chijiwa a soutenu sa thèse « La Question de l'Histoire dans l'œuvre d'Albert Camus » à l'Université de Kyoto, qui sera publiée, en 2014, sous le titre de *Camus, contre la justice de l'histoire*. Elle contient un chapitre intitulé « *L'Homme révolté* et le débat sur l'histoire »⁸². L'auteure analyse l'opposition de Camus et de Sartre à travers leur débat au moment de la publication de *L'Homme révolté*. « Leurs idées sur l'histoire sont tout à fait opposées. Sartre

⁷⁸. Yoshinari Nishinaga, « L'Écriture de l'acte de rédemption », in *Biographie critique Albert Camus*, Hokusui-sha, 1976, p.159-177.

⁷⁹. Koji Shirai, « *L'Homme révolté* », in *Albert Camus, lumière et ombre*, Kodan-sha, 1977, p. 344-356.

⁸⁰. Tatsuru Uchida, « L'Éthique de l'hésitation », *Études camusiennes*, n° 4, Société japonaise des Études camusiennes, Seizan-sha, 2000, p.26-43 (repris dans *L'Éthique de l'hésitation*, Tokyu-sha, 2001 et ensuite Kadokawa-Bunko, 2002).

⁸¹. Shuichi Takeuchi, « "L'Histoire" des condamnés à mort : sur *L'Homme révolté* d'Albert Camus », Kazama-Shobo, 2011, p. 1-170.

⁸². Yasuko Chijiwa, « *L'Homme révolté* et le débat sur l'histoire », in *Camus, contre la justice de l'histoire*, Édition universitaire de Nagoya, 2014, p. 196-208.

accorde de l'importance à l'avenir tandis que Camus donne la plus grande priorité au présent. » D'après l'auteure, ce que Camus argumente longuement dans *L'Homme révolté* peut se résumer à une seule chose : puisque le meurtre est l'élimination d'un autre, il détruit la communauté humaine qui assure la justice de la révolte. La mesure que Camus définit « n'est jamais statique, mais le combat éternel de forces opposées. » Et il souhaite qu'avec ce combat s'arrête la dialectique de la violence.

En 2016, Hiroshi Mino publie son troisième livre sur Camus, *Lire Camus, biographie et œuvres complètes*, où il consacre un chapitre à *L'Homme révolté*⁸³. Après avoir analysé l'essai, l'auteur présente une liste d'oppositions que l'on peut y trouver : révolte / révolution, unité / totalité, présent / avenir, nature / histoire, mesure / excès, pensée grecque / christianisme, esprit méditerranéen / idéologie allemande, midi / minuit. Dans ce livre, l'intérêt principal de Camus consiste à surmonter le nihilisme. Pour critiquer l'ancien système de valeurs, lui-même se situait autrefois à la proximité de ce nihilisme. Mais on ne peut y rester toujours. Si Meursault et Caligula accepte leur mort, l'auteur devra vivre. Pour Sisyphe solitaire il faudra un camarade avec qui il peut lutter. À travers la résistance et puis l'épuration, Camus fait face avec honnêteté et sincérité au problème du meurtre politique et se désillusionne devant l'idée de la révolution à l'époque de la guerre froide. C'est bien la base de la rédaction de *L'Homme révolté*.

Un deuxième livre de Yoshinari Nishinaga sur Camus sort en 2018, *Les Mots de Camus*, composé de citations de l'œuvre de l'écrivain accompagnées des commentaires de l'auteur. Dans un chapitre sur *L'Homme révolté*⁸⁴, citant cinq passages (un de l'introduction, deux de la première partie et deux de la cinquième partie), il fait remarquer que Camus repousse la dialectique moderne qui consiste à mettre en évidence les contradictions pour les dépasser, alors qu'il tâche de rester dans ces contradictions pour trouver la mesure humaine et soutenir l'équilibre fragile du monde. À la fin, il conclut que « l'on ne peut s'empêcher d'apprécier de nouveau le courage et la perspicacité de Camus dont les idées s'opposaient à la doxa de son temps. »

Hiroshi MINO

⁸³. Hiroshi Mino, « *L'Homme révolté*, contre la violence de l'histoire », in *Lire Camus, biographie et œuvres complètes*, Taishukan-shoten, 2016, p.269-291.

⁸⁴. Yoshinari Nishinaga, « *L'Homme révolté* », in *Les Mots de Camus*, Puneuma-sha, 2018, p.101-112.

ANNEXE

*Les Livres
dont on parle
par Pierre MESNARD⁸⁵*

Albert CAMUS, L'Homme révolté, Gallimard, 1951⁸⁶

De tous les écrivains français vivants, Albert Camus est sans doute celui qui retient le plus l'audience de ses contemporains. Attention respectueuse et souvent un peu distante. L'auteur n'est pas de ceux qui s'imposent par la magie du verbe, ni de ceux qui fournissent aux snobs en quête de conformisme littéraire le dernier slogan ou le dernier système. À la limite de l'action politique et sociale, ce penseur à la fois libre de tout parti et engagé dans son époque poursuit une expérience dont le sérieux n'échappe à personne, mais dont la pudeur réclame un certain isolement. Il s'ensuit une situation assez exceptionnelle en ces temps de compagnonnage équivoque et de bavardages en commun : l'époque de Camus assiste, avec un intérêt non dépourvu de confusion, à l'espèce de monologue sacré par lequel l'auteur s'efforce précisément d'exorciser le malin génie de son siècle. Une chronique passionnée où les valeurs de l'homme moderne soient éprouvées dans un combat de chaque jour, voilà ce que nous pressentions depuis le début sous les lignes sèches et ardentes du journaliste embrasé. Le dernier livre de Camus confirme cette interprétation et rend toute autre critique illusoire. L'auteur s'est désormais livré : il n'est plus permis de ne le juger que sur lui-même.

Cinq essais mais en réalité deux parties

Le livre de Camus qui se présente sous la forme d'une série coordonnée de cinq essais (L'homme révolté, la révolte métaphysique, La révolte historique, Révolte et Art, La pensée de Midi) comporte en réalité deux parties. L'une est une analyse psychologique de l'homme révolté (on dirait en jargon d'aujourd'hui : une phénoménologie de la révolte). L'autre une explication historique et critique des vicissitudes de la révolte, de la Révolution française au nihilisme ou, si vous préférez, de Jean-Jacques Rousseau à Albert Camus. La confrontation de ces deux parties pose le problème de l'issue correcte de la révolte, et des diverses solutions que l'auteur nous suggère au cours de son livre.

Disons-le tout de suite : nous considérons la première partie comme excellente. Camus y prend enfin la pleine possession, la conscience nette de son problème, celui qu'il mâche et remâche depuis ses premières œuvres. L'univers dans lequel nous vivons est, à ses yeux, un univers absurde, dans lequel une personne authentique, un être pensant, se sent forcément étranger. L'homme, sûr de son innocence dans une création qui lui a été imposée, ne peut souffrir d'être considéré comme un coupable, et injustement condamné à mort. Il niera donc l'existence de Dieu et il se révoltera contre le Mal, bien décidé à instaurer le règne des fins, l'avènement de la justice. On reconnaît dans ces résumés la protestation implicite de *l'Étranger* ou de *Caligula*, les invectives de Prométhée enchaîné sur son rocher, et la croisade contre le Mal dont *La Peste* constituait comme une épopée

⁸⁵ Pierre Mesnard (1900-1969), ancien élève de l'École Normale Supérieure (Ulm), agrégé de philosophie en 1924, a soutenu sa thèse en 1936. Il succède en 1937 à René Poirier, comme titulaire de la chaire de philosophie de la Faculté des Lettres d'Alger. Il y enseigne jusqu'en 1956 où, nommé à Poitiers, il créa le centre d'études de la renaissance à Tours. C'est le seul article que Pierre Mesnard ait écrit sur Camus.

⁸⁶ Article paru dans *L'Effort algérien*, 21 mars 1952.

symbolique. Les thèmes et les images de ses premiers livres, nous les retrouvons tous ici et ramenés par Camus autour de leur axe essentiel.

Seulement, le fait nouveau, c'est que, sollicité par le marxisme de dégager à son tour une philosophie de l'histoire, l'auteur va s'efforcer de confronter cet idéal avec les résultats qu'il a pu engendrer. Camus ne se borne pas à admettre le mythe politico-religieux cher à la fois à l'école laïque et à ses détracteurs réactionnaires, suivant lequel « le monde sans Dieu » date de la Révolution française, il tend à le démontrer et à le justifier. Son analyse du processus, selon lequel le régicide contenait déjà en principe le déicide est d'une grande profondeur : l'étude de certaines personnalités révolutionnaires, et en particulier celle de l'implacable Saint-Just est menée de main de maître. Mais la « pureté » et la « vertu » de quelques titans du monde nouveau n'empêchent pas ce dernier de chavirer bientôt dans une anarchie effrénée d'où il ne sort que par l'apparition d'un monde césarien libre de toute dette envers Dieu, plus implacable, mille fois que l'ancienne « tyrannie ».

Il en va de même en Russie. L'esprit de révolte, lancé dans le cerveau confus des étudiants moscovites par le succès du libéralisme français et la détente contradictoire des métaphysiques allemandes, n'aboutit qu'à un désordre encore plus absurde que la société condamnée. Ces meurtriers délicats qui parcourent l'Europe avec leur chargement de bombes homicides en faisant sauter les tyrans et en évitant d'écraser les marguerites, n'arrivent pas à susciter notre enthousiasme ni notre pitié. D'ailleurs toute cette interminable histoire de nihilisme russe, où l'auteur voudrait au moins nous voir communier avec l'idéal authentiquement révolté de 1903, nous paraît fort étrangère et pour le dire en un mot, extrêmement ennuyeuse. Camus est entièrement en dehors du fait russe et son histoire de Russie ne nous touche pas parce qu'il la récite de seconde main, telle que de vieux messieurs bien intentionnés ont pu lui raconter.

Le drame de la Révolution espagnole

Le vrai problème de Camus a une tout autre insertion géographique et historique. Audisio nous le disait récemment et lui-même le confirme en vingt passages de ce livre : Camus est un Africain et un Méditerranéen. Révolte métaphysique ? Nous voulons bien ; mais foncièrement enracinée dans un caractère de race et de culture données. Cela se voit d'ailleurs aux bouffées de passions qui lui troublent la vue, dès qu'en affluent certains sujets. Camus s'enflamme pour Spartacus, pour les Albigeois, pour les anarchistes de Catalogne. Il couvre de ses indulgences partisans les circoncellions, les donatistes de tous les temps et ne crie à l'injustice que lorsque les légions vengeresses enfument l'assassin dans ses repaires. Le vrai drame de Camus, ce n'est donc pas la Révolution de 1789, ni celle de 1835 ou celle de 1917. Le drame de Camus et de tous ceux de son espèce (ils sont encore nombreux en France) est et restera le drame de la Révolution espagnole. Rien ne ressemble plus à la révolte, comme l'entend Camus, que cet invraisemblable mouvement qui groupait dans une revendication commune d'un ordre aussi parfait qu'indéterminé des républicains antimonarchistes, des ouvriers anticapitalistes, des intellectuels anticléricaux, des Basques antimadriléens, et des anarchistes anti tout. LE FRONT POPULAIRE OU L'ESPRIT DE LA RÉVOLTE : comme cela paraissait beau de 1930 à 1933 : Seulement en 1952 nous savons où cela nous mène : à l'asservissement fasciste ou à la dictature communiste. Sachons gré à Camus, qui fut l'un des plus fervents, d'avoir su comprendre après coup, que cette aspiration n'allait pas, ne pouvait pas aller dans le sens de l'histoire. Et souhaitons à tous ses lecteurs la même probité intellectuelle.

Dire toujours non au mal

Seulement cet échec ne résout pas le problème : à peine le déplace-t-il. Car devant les années des dictatures sanguinaires la révolte est plus que jamais requise. Irons-nous donc jusqu'à changer notre fusil d'épaule et à nous enrôler dans la croisade préventive du « bon parti » ? Les assimilations courageuses de Gheorghiu dans la *Vingt-cinquième heure* ont définitivement fermé cette porte. Faudra-t-il donc attendre sans protester l'heure de l'Apocalypse, bonne ou mauvaise, en supportant les puissances du mal ? L'esprit de révolte est trop puissant chez Camus pour supporter une semblable abdication.

C'est alors que la vocation « héroïque » de l'écrivain se propose à son esprit. Être ce témoin impartial si courageux capable de dire toujours non au mal ; voilà qui donnerait une issue à ce dessein fondamental. Et l'auteur de se rappeler les grandes protestations romantiques de Byron et de Hugo, et ce devoir d'être, comme le disait Kierkegaard, l'exception, l'isolé, le singulier, campé dans sa révolte et sa prophétie. C'est dans cette perspective que Camus apprécie avec beaucoup d'exactitude la protestation de Rimbaud et, celle, beaucoup plus émouvante et mieux comprise encore, du surréalisme. C'est toujours dans cet esprit qu'il définit l'art du romancier comme la forme la plus adaptée à cette fonction de l'esprit. Le romancier, en évoquant un monde plus juste et plus harmonieux que celui de la nature, n'inflige-t-il pas au Créateur le désaveu le plus cinglant ?

Les foules sans Dieu

Mais nous sentons tous ici que la solution proposée n'épuise pas la donnée. Si la protestation contre le mal débouche dans le mal aussitôt qu'elle est vécue, si l'ordre fondé par les révoltes déicides est plus étouffant, est plus inhumain encore que celui des ci-devant, c'est peut-être que l'homme n'était pas, que l'homme n'est pas innocent ; alors il conviendrait de ne plus poser l'absurde et de ne plus condamner Dieu. Cette inquiétude qui perce cent fois à travers le dernier livre de Camus, il ne s'en débarrassera pas aisément : elle est désormais son problème, plus il s'isolera, plus elle le poursuivra dans sa retraite. C'est très bien, en effet, que de vouloir recréer un ordre de valeurs, mais lorsqu'on récuse le Dieu vivant du christianisme cet ordre ne saurait être précisément que l'ordre païen soumis au démon. Spartacus ou César : tel est le dilemme : la passion bestiale ou l'ordre qui tue.

Et certes l'ouvrage ne manque pas de signes d'une plus haute ambition car enfin cette révolte comique ne peut prétendre à tout son sens qu'au nom de l'humanité tout entière. Aussi est-ce avec un véritable soulagement que nous voyons, « au-delà du nihilisme », l'auteur abandonner en insistant, ces figures de dévoyés prétentieux pour évoquer la masse de ses contemporains : « les foules du travail lassées de souffrir et de mourir, sont des foules sans Dieu. Notre place est dès lors à leur côté, loin des anciens et des nouveaux docteurs » (p. 376).

À leurs côtés, pour quoi faire ? Si c'est uniquement pour discuter le coup, nous ne garantissons pas le succès de l'opération. Si c'est pour souffrir avec elles, persécutions pour la justice, Camus aurait-il compris enfin que la chrétienté n'est pas étrangère au christianisme, que le drame du Golgotha n'a pas été uniquement un coup de dé hasardeux tenté par la Divinité pour remettre les choses en place, mais une invitation, à tous ceux qui veulent collaborer au salut du monde, grands ou petits, savants ou illettrés, de reconnaître leur péché et d'accepter leur croix.

